

FIGARO ILLUSTRÉ





Propriété et Siège social de l'Équitable. — New-York.
120, Broadway.

L'ÉQUITABLE DES ÉTATS-UNIS

COMPAGNIE D'ASSURANCES SUR LA VIE

FONDÉE EN 1859

ASSURANCES EN COURS : 5 Milliards

Les obligations-Mixtes de l'Équitable, garantissant un revenu annuel de 5 0/0, sont les placements les plus avantageux et les plus sûrs au monde.

FONDS DE GARANTIE (propriété exclusive des assurés) 1.123.000.000 Fr.

EXCÉDENT DE RÉSERVES (bénéfices, propriété des assurés) 224.000.000 Fr.

(Aucune autre Compagnie d'Assurance-Vie au monde ne possède un excédent aussi important.)

PAYÉ AUX ASSURÉS EN 1896 113.695.165 Fr.

PLACEMENTS EN EUROPE (immeubles et dépôts permanents) 65.000.000 Fr.

DIRECTION :

Dans les Immeubles de la Compagnie,

36 & 36^{bis} Avenue de l'Opéra
PARIS

LES FUSILS ANGLAIS

A PARIS

des marques les plus connues

PURDEY

HOLLAND & HOLLAND

W. W. GREENER

se trouvent nombreux et variés chez



A. GUINARD

8, Avenue de l'Opéra, 8 — Paris

La Maison GUINARD vient de publier un catalogue instructif que tout chasseur doit posséder. Ce catalogue traite de toutes les nouveautés en arquebuserie : Fusil Paradox, Cosmos, Vena contracta Poudre pyroxyliées, Pression, Tir, etc., etc. Il est envoyé franco contre 50 centimes en timbres-poste.

MAISONS

AINÉ & MONTAILLÉ

RÉUNIES

1, Place Vendôme, 1

PARIS

Robes • Manteaux
Crousseaux

SUCCURSALE :

27 et 29, Faubourg Saint-Honoré

GRANDE MAISON

DE

NOIR



NOUVELLE FAÇADE DES Maisons AINÉ & MONTAILLÉ réunies
1, Place Vendôme, face à la Rue Castiglione.

Pour les Mains EN Remplacez
Pour la Barbe le
Pour le Visage HIVER SAVON

PAR L' **IRIS SAVONNEUX**

DE

CORFOU

La boîte avec la cuiller servant de mesure. 1.25
La douzaine de Sachets de toilette. 3.50
Le Sac son pour le bain. 0.75

HENRY A LA PENSÉE

5, Faubourg Saint-Honoré, Paris

ENVOI FRANCO

C^{ie} Coloniale
CHOCOLATS

QUALITÉ SUPÉRIEURE

THÉ QUALITÉ UNIQUE (QUALITÉ SUPÉRIEURE)
Composée exclusivement des meilleures sortes de Thés noirs de Chine
La Boîte de 300 gr... 6 fr. — La Boîte de 150 gr... 3 fr.

Entrepôt général : Avenue de l'Opéra, 19, Paris
DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERCANTS

Bi-Métal
Maison de Vente
30, Boul. des Capucines
CUivre & ARGENT PUR
Usine à Moncey (Doubs)

Objets
de Table
de Cuisine
de Toilette &c.

LES SACHETS DE TOILETTE

du docteur DYS
Infusent à l'épiderme une fraîcheur naturelle et sans arôme

ILS EMPÊCHENT DE VIEILLIR

DARSY, 31, rue d'Anjou.



DIABÈTE GUÉRISON ASSURÉE
(TRAITEMENT RATIONNEL)
PAR LES PILULES ANTI-DIABÉTIQUES de MOUYSSET
Pharmacie à ASNIÈRES (Seine-et-Oise) — Le Flacon 6 fr. — Franco 6 fr. 20.



LA FRANÇAISE

CHEMINEE MOBILE
chauffant par
CIRCULATION D'AIR
12.000 références

A. BEAUME
53, Rue de Châteaudun, 53
PARIS

FIGARO ILLUSTRÉ

ABONNEMENT ET VENTE
Au Figaro, 26, Rue Drouot.

Octobre 1897

DIRECTION ET RÉDACTION
24, Boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

LES GRANDES MANŒUVRES (septembre 1897), par R.; douze photographies instantanées, de l'envoyé spécial du *Figaro Illustré*.

LES CROQUIS DU MOIS, par LUTÉCIUS.

LES LIVRES, par T. G.

LA VALISE, par HENRY GRÉVILLE, illustrations en couleurs de ALFRED PARIS.

LE LIEN D'OR, par MARIE GIRARDET, illustrations en couleurs de JULES GIRARDET.

L'ENVOI DE MARIUS, dessin par MANDRES.

LA DÉCORATION DU MUSÉUM ET LES PEINTURES DE M. CORMON, par ANTONIN PROUST, illustrations de M. CORMON.

LA JEUNESSE DE BOURBAKI, par le commandant GRANDIN, illustrations de EUGÈNE CHAPERON.

TEL EST PRIS, QUI CROYAIT PRENDRE, page comique, par AUGUSTE VIMAR.

FAC-SIMILÉS DE TABLEAUX HORS TEXTE EN COULEURS :

MATIN D'AUTOMNE, par RIDGWAY KNIGHT.

LE MIROIR, par LA LYRE.

COUVERTURE :

HÉSITATION, par GEORGES CAIN.

LES GRANDES MANŒUVRES

LES OFFICIERS DE L'ÉTAT-MAJOR DES 1^{er} ET 2^e CORPS PRÉPARANT LES EMPLACEMENTS POUR LA REVUE



CAP. CHEVALLIER. COLONEL MARTIN, S/-CHEF D'ÉTAT-MAJOR. CAP. DUMAY. CAP. GANGNAT. CAP. DESVAUX. CAP. MAUMENÉ.
COMMANDANT GAMBIER. CAP. PENET.



TIR A VOLONTÉ.



PARTI DU NORD. — FORMATION CONTRE LA CAVALERIE

Les Grandes Manœuvres

Les grandes manœuvres sont devenues, depuis cinq ou six ans, une solennité militaire obligatoire, préparée de longue main par l'état-major général et destinée non pas seulement à dresser les troupes et à les accoutumer aux aléas et aux fatigues de la guerre, mais encore et surtout à contrôler la valeur des chefs de corps, leur entente du maniement des masses, leurs qualités administratives au point de vue du ravitaillement. C'est, par le fait, la mise en train, pendant quelques

jours, d'une grande machine très compliquée, aux rouages multiples, montée il y a vingt-cinq ans, sans cesse modifiée depuis lors : on se demande, non sans inquiétude, si elle marchera bien le jour où elle devra fonctionner sérieusement, et une fois par an on y met de l'huile et on l'essaye.

Ces manœuvres, on pourrait les appeler « présidentielles » puisqu'elles sont honorées de la présence du chef de l'Etat, qui aime à se



PARTI DU SUD. — MARCHÉ A TRAVERS CHAMPS.



PARTI DU SUD. — SAC AU DOS

rappeler à lui-même qu'il est le chef de l'armée; ce serait une assimilation aux Kaisermannœuvres allemandes, où assiste l'empereur. Elles ont eu lieu, cette année, sur un terrain appartenant à la fois aux départements de la Somme, du Pas-de-Calais, du Nord et de l'Aisne, s'inscrivant dans un quadrilatère dont les quatre sommets sont Amiens, Arras, Cambrai et La Fère, avec, au centre, le champ de bataille de Saint-Quentin et celui de Bapaume, où Faidherbe battit les Allemands

en 1870-71. Les stratégestes désignent cette position sous la dénomination de « position centrale de défense de la frontière du Nord ».

Les deux corps d'armée en présence étaient le 1^{er} corps (Lille) et le 2^e corps (Amiens). Pendant la première partie des manœuvres — manœuvres de corps d'armée contre corps d'armée — le 2^e corps avait pour mission de défendre la ligne de la Somme contre le 1^{er} corps venant d'Arras et de Cambrai. Mais, dans la seconde partie des ma-



LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE PASSANT DEVANT LE FRONT DES TROUPES AVEC LE GÉNÉRAL BILLOT

nœuvres, c'est-à-dire du 9 au 12 septembre, les deux corps d'armée, formant une seule armée, sous le commandement suprême du général de France, faisant face à l'Est, marchèrent contre l'ennemi figuré ayant pour chef le général Kessler : l'infanterie, une brigade d'infanterie de marine et trois brigades du 6^e corps, faisait partie de cette dernière armée. Trois divisions de cavalerie prenaient part aux manœuvres.

Il convient de signaler la présence de deux compagnies de cyclistes, qui ont fait merveille, malgré les détestables conditions dans lesquelles elles ont opéré. C'est là véritablement une arme nouvelle, et, si la routine ne lui oppose pas des traquenards sournois ou même

simplement la force d'inertie, le cyclisme sera, au jour de la lutte véritable, un facteur capital.

Dans chaque grande guerre, la victoire appartient à celui qui se présente avec un outil nouveau : c'est le canon rayé qui nous a permis de triompher, en 1859, de l'opiniâtre résistance de l'armée autrichienne ; les canons se chargeant par la culasse et le fusil à aiguille des Allemands ont singulièrement contribué à leurs succès en 1870-71. Qui sait si une armée où l'élément cycliste serait puissamment organisée, placée sous les ordres d'un chef qui en ait l'amour — un Murat ou un Lasalle de la pédale — ne posséderait pas une immense supériorité sur son adversaire ?



LA CANTINE

effort pour maintenir son allure. Mais ces troupes ayant tassé le terrain, le 2^e corps, qui le suivait, a défilé mieux, et « l'ennemi », composé en partie de troupes de marine, a marché avec une précision et une régularité dignes de vieilles troupes: c'est lui qui a eu le vrai succès de la revue, avec les cyclistes, qui ont défilé machine au dos.

Après la charge finale, un déjeuner de 240 couverts a été servi sous

une longue tente, dans le parc du château de Vaux, situé à trois kilomètres de Beauvois.

A quatre heures le roi de Siam repart pour Paris, M. Félix Faure pour le Havre et les troupes se disloquent pour rentrer dans leurs garnisons respectives où l'on a procédé immédiatement au départ de la classe. Vive la classe!

R.



A LA REVUE DE BEAUVOIS. — UNE VOITURE MÉDICALE PRÈS D'UN POSTE DE SECOURS



29 SEPTEMBRE

SEPTEMBRE 1897 s'est montré aussi désagréable et aussi grincheux que son prédécesseur de 1896 : même désola-

tion sur les plages normandes et dans les montagnes, mêmes lamentables journées de pluie continue dans les châteaux ; mêmes tribulations pour les infor-

tunés chasseurs, traînant aux semelles de leurs bottes des kilos de terre grasse recueillie dans les sillons. A ces maux il n'y a d'autre remède que la résignation, la lecture, le bézigue et le bridge ; palliatifs médiocres d'ailleurs qui ne suffisent pas à éloigner la mélancolie et qui ne sont qu'incomplètement rachetées par les quelques belles journées de la fin de ce mois.

Les Parisiens ont eu, il est vrai, une distraction considérable qui a coïncidé heureusement avec une embellie de quelques jours. Sa Majesté Somdetch Phra Peramindo Maha Chulalongkorn 1^{er} a séjourné pendant près d'une semaine dans nos murs. Ce petit bonhomme jaune a été reçu avec une solennité qui a paru quelque peu exagérée : on lui a prodigué les honneurs royaux : le protocole a été impitoyable pour les malheureux fonctionnaires de tout grade, depuis les ministres jusqu'aux gens de police, qui ont eu l'honneur de se trouver en contact



avec ce monarque exotique : il fallait endosser la grande tenue, montrer la plus chronométrique exactitude à observer le programme des excursions et des visites de Sa Majesté, lui témoigner les marques du plus profond respect. Ce qui n'empêchait Chulalongkorn d'arriver au rendez-vous avec des retards variant entre cinquante minutes et deux heures, et de tourner le dos aux personnages officiels qui ne lui plaisaient pas.

Si le gouvernement avait eu le sentiment de la dignité nationale, s'il avait eu seulement un peu de tact, il aurait pu trouver moyen, tout en restant correct, de montrer à ce souverain qu'on n'ignorait ni ses mauvaises dispositions envers la France, ni sa soumission aux mœurs et à l'influence anglaise.

Les badauds parisiens ne l'ont considéré que comme un objet de curiosité, un peu encombrant, sans doute, car à maintes reprises, pendant son séjour, la circulation a été interrompue dans les principales voies de Paris, pour laisser la place libre à son cortège.

Il est convenu que, à la date du 1^{er} septembre, l'activité théâtrale doit reprendre : elle a repris en effet, c'est bien le mot juste, car nous n'avons jusqu'à présent assisté qu'à des reprises. La *Vie de Bohème*, d'Henry Mürger, n'est pas précisément une nouveauté, mais c'était une curiosité de la voir représentée sur la scène auguste et quasi-académique de la Comédie-Française ; c'est, sans doute, une fantaisie que se sont offerte ces artistes de haute marque : ils ont voulu montrer la souplesse et la variété de leur talent, habile à s'adapter à tous les genres. L'entreprise a réussi, d'ailleurs, au delà de toute espérance, et à chaque représentation, la *Vie de Bohème* fait salle comble. Les débuts de Mademoiselle Leconte, récemment engagée par M. Jules Claretie, forme un des principaux attraits de cette reprise : la jeune artiste apporte à la Comédie-Française un talent très personnel, fait de charme, de douceur et de simplicité. Elle sera exquise dans le répertoire classique.

XLIII

Les Variétés ont rouvert la saison avec le *Carnet du Diable*, dont l'hiver et le printemps derniers n'ont pas épuisé le succès. M. Samuel a agrémenté la pièce d'un divertissement intitulé : « Au foyer de l'Opéra », où une jeune femme, Mademoiselle Lavallière, aussi spirituelle par le visage que par les jambes, a créé une très amusante imitation de la fameuse Cléo.

Une messe bouddhique a été célébrée très sérieusement au musée Guimet, en présence d'une assistance recueillie. Parmi les plus fervents



se faisait remarquer M. Clémenceau qui, une fleur symbolique à la main, s'est livré à diverses évolutions rituelles. On ne peut vraiment que sourire, sans même s'indigner, en voyant des gens qui affectent de ne pas mettre les pieds dans l'Eglise de Dieu, de Jésus-Christ et de Marie, qui traitent de ridicules mômeries les cérémonies du culte catholique, et qui vont très dévotement participer à des exercices d'une religion où se trouve en germe toute la doctrine du christianisme. Cela ne prouve-t-il pas que les plus fougueux athées ne sont, au fond, que des déistes, car l'athéisme absolu est incompatible avec la nature humaine.

La préfecture de police vient d'élaborer une volumineuse codification des règlements qui traitent de la circulation des voitures dans Paris : quelques-uns de ces règlements sont âgés de plusieurs siècles et certains alinéas en sont servilement copiés sur d'antiques ordonnances par de consciencieux ronds-de-cuir qui les ont reçus de leurs prédécesseurs lesquels, eux-mêmes les tenaient des petits-fils des commis des lieutenants de police ; c'est ainsi que se conservent et se perpétuent les traditions, grâce à la sagesse des subalternes, respectueux du passé : *Vitai lampada tradunt*, aurait dit le vieux Lucrèce.

On assure que M. Lépine a parcouru d'un œil distrait cet épais document et qu'il l'a signé de confiance, sans le lire, pour ainsi dire. M. le Préfet de police a montré une fois de plus, en cette occurrence, qu'il est homme d'esprit et de bon sens. Il sait mieux que personne que la plupart des très sages et très méticuleuses prescriptions édictées par son ordonnance sont ou inapplicables ou dénuées de sanction. Pour qu'elles fussent exécutées dans leur intégralité il faudrait de la part du public une intelligence et une docilité que l'on ne saurait attendre des citoyens cochers de fiacre ou d'omnibus, des conducteurs de camions et surtout de ces jeunes émules de Phaëton, qui lancent avec une si aimable désinvolture leur carriole de laitier ou de boucher sur le corps des piétons inattentifs. Il faudrait surtout une police moins surannée que celle qui est chargée de nous protéger : on a donné des bottes aux agents, cela est bien ; on leur a donné un bâton peint en blanc, c'est mieux, mais cela ne suffit pas pour leur permettre de saisir un malfaiteur qui les nargue ou un cocher qui vient de causer un accident.

Il est indispensable, pour la sécurité publique, que Paris possède une police montée et même une police à bicyclette. Londres, Berlin, Vienne, Pétersbourg et nombre d'autres villes à l'étranger sont dotées de cette institution, qui doit faire partie de l'outillage d'une capitale



qui, à certains jours d'encombrement, en 1900, contiendra peut-être quatre millions d'habitants.

Vous me direz que nous avons la garde de Paris à cheval : mais ces hommes superbes et majestueux, qui excellent, aux jours de cérémonies publiques ou de manifestations tumultueuses, à se lancer éperdument contre la foule inoffensive et à écraser les femmes et les gens qui rentrent paisiblement chez eux, ne sauraient, avec leurs gros chevaux allemands, lourds et bêtes, rendre aucun service dans des encombrements tels que ceux de la place de l'Opéra et du boulevard Montmartre : dans ce fouillis de voitures et d'omnibus, le sang-froid et le coup d'œil chez l'homme, la souplesse et l'intelligence chez la monture, sont indispensables. Je me souviens avoir vu, à la foire de Nijni-Novgorod, la police faite par les Cosaques, et c'était merveille de voir opérer leurs petits chevaux : on eût dit des chevaux de berger, tellement ils s'entendaient à faire ranger le monde, sans ruades et sans écarts.

La question de dépense pourrait se résoudre par la suppression d'une partie de la garde de Paris à cheval, qui coûte très cher : on ne garderait que le nombre d'hommes nécessaire pour escorter le Conseil municipal dans ses déplacements officiels et, surtout, pour garnir les marches du grand escalier d'honneur de l'Hôtel de Ville aux soirs de grandes réceptions, quand il vient des empereurs ou des rois : il faut bien que nos édiles aient leurs Cent-Gardes, comme Napoléon III.

LUTÉCIUS.



BOURBAKI

Le vieux héros vient de s'éteindre, à l'âge de quatre-vingt-un ans. Il est mort en soldat et en chrétien. Revenu des vanités de ce monde, il a voulu écarter de ses obsèques toute pompe militaire.

Les journaux ont raconté en détail sa vie, ses gloires, ses blessures, son martyre de l'armée de l'Est.

Nous avons voulu, nous aussi, apporter notre témoignage de respect à cette grande mémoire, en publiant un intéressant souvenir de son séjour à La Flèche. On le lira plus loin, sous le titre de : *La Jeunesse de Bourbaki*, par le commandant Grandin qui entra à La Flèche quelques années après Bourbaki.

Les Livres

Le comte Fleury n'a-t-il pas obéi à la suggestion d'un dilettantisme légèrement décadent, lorsqu'il a conçu l'idée de publier une étude impartiale sur *Carrier à Nantes* ? Carrier était un fou, un détraqué : il était possédé de la manie meurtrière, en même temps que de la manie érotique ; c'est un « monstre » qui relève de la médecine et non de l'histoire. Assurément M. Fleury ne défend pas ce misérable assassin, mais il l'explique, à grand renfort de documents : c'est déjà trop ; le nom de l'homme des noyades de Nantes et des mariages républicains devrait être rayé de l'histoire et c'est un jeu dangereux que d'en faire le sujet d'une étude documentaire, l'objet d'un exercice de rhétorique : ce livre, destiné sans doute à des lettrés que le paradoxe amuse sans les persuader, peut tomber entre les mains de quelque être fruste, fanatique et sanguinaire qui découvrira en lui-même l'étoffe d'un Carrier, d'un Coffinhal-Laprade ou d'un Fouquier-Tinville et qui rêvera de les imiter.

Gabriel d'Annunzio a, pour ainsi dire, créé une forme nouvelle de



Toutes les personnes soigneuses de leur beauté font un usage journalier de la Crème Simon, le meilleur des cold-cream, qui seule embellit la peau, la préserve du hâle, des boutons et des rides. N'accepter aucune des imitations avec lesquelles on n'arrive pas au même résultat ; exiger la marque de fabrique et la signature *J. Simon*, 13, rue de la Grange-Batelière, Paris, auquel on peut adresser sa commande.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Voyages dans les Pyrénées

La Compagnie d'Orléans délivre toute l'année des billets d'excursion comprenant trois itinéraires différents permettant de visiter le Centre de la France, les stations hivernales des Pyrénées et du Golfe de Gascogne.

1^{er} Itinéraire : Paris, Bordeaux, Arcachon, Mont-de-Marsan, Tarbes, Bagnères-de-Bigorre, Montréjeau, Bagnères-de-Luchon, Pierrefitte-Nestalas, Pau, Bayonne, Bordeaux, Paris.

2^e Itinéraire : Paris, Bordeaux, Arcachon, Mont-de-Marsan, Tarbes, Pierrefitte-Nestalas, Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Toulouse, Paris (via Montauban-Cahors-Limoges ou via Figeac-Limoges).

3^e Itinéraire : Paris, Bordeaux, Arcachon, Dax, Bayonne, Pau, Pierrefitte-Nestalas, Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Toulouse, Paris (via Montauban-Cahors-Limoges, ou via Figeac-Limoges).

Prix des billets : 1^{re} classe 163 fr. 50 ; 2^e classe 122 fr. 50. — Durée de validité : 30 jours.

langage, un instrument très particulier grâce auquel il peut communiquer au public des pensées et des images qui se forment dans son esprit suivant un processus tout personnel ; il ne pense ni ne voit comme tout le monde ; de là une certaine difficulté de se faire comprendre. D'Annunzio y est parvenu cependant, et avec quel succès ! Son dernier volume, *Les Vierges aux Rochers*, évoque, sous une forme allégorique et nuageuse des souvenirs et des amours de jeunesse ; mais les personnages, bien que désignés comme modernes, ne sont d'aucun temps, ou plutôt ils sont de tous les temps : pour les dépeindre, les faire agir et parler, l'auteur emprunte à la peinture, à la sculpture leurs artifices qu'il transforme en mots. Il me semble trouver ici la trace des procédés polyphoniques de la musique wagnérienne : dans certains chapitres, l'auteur juxtapose, en une même phrase, des mots d'apparence disparates et destinés à éveiller des pensées diverses, ce qui produit l'effet des *leitmotive* de Wagner, s'enchevêtrant dans une apparente confusion pour se condenser dans l'éclat des mesures finales.

Le *Figaro Illustré*, ne paraît qu'une fois par mois, tandis que Gyp, dans l'espace de temps qui sépare deux de nos fascicules, trouve moyen de lancer trois ou quatre volumes, chez des éditeurs différents — car un seul n'y suffirait pas. Donc, impossible de la suivre ni de se tenir au courant, vis-à-vis d'une pareille fécondité. Elle s'explique, d'ailleurs, cette fécondité, car les livres de Gyp forment une véritable série, une Comédie humaine, conçue dans une forme très moderne, tenue sans cesse au niveau, dédaigneuse des vieilles formes littéraires : l'emploi du dialogue, qu'affectionne Gyp donne encore plus de vérité à ses impitoyables caricatures de la société baroque et singulièrement mêlée où elle va chercher ses modèles. *En Balade*, le dernier volume paru est agrémenté de dessins fort cocasses de ce polisson de Bob, qui ne respecte rien. Dans un autre in-18^o, nous retrouvons la *Fée Surprise*, cette gentille, capricieuse et raisonnable fillette que n'ont pas oubliée les lecteurs de ce recueil, où elle fut pour la première fois présentée au public.

Voulant sans doute dédommager leurs lecteurs des amertumes et du pessimisme de leur *Carnaval de Nice*, Paul et Victor Margueritte ont écrit *Poum*, une très amusante et très ingénieuse série de croquis enfantins : on dirait du Kate Greenway écrit. Je suppose que toutes les petites aventures, les sensations et les malices de ce bébé sont des souvenirs personnels et que M. Poum n'est autre que M. Paul ou que M. Victor ; tous deux, même, probablement. J'ajouterai que Poum est un petit gargon très bien élevé, respectant ses parents et sa bonne ; il n'a rien de commun avec cet affreux Bob, que nous connaissons tous et qui donne de si mauvais exemples à ses jeunes contemporains.

Les récits de voyage de Victor Hugo forment, assurément, la partie la plus aimable de son œuvre immense. Ailleurs, dans ses poèmes et dans ses drames, il est pontife, il est même dieu ; ici, nous trouvons l'homme, doué d'une merveilleuse observation, d'une rapidité et d'une précision de vision qui font de chaque phrase un tableau. On lira donc avec un plaisir extrême, les deux volumes de ses œuvres posthumes intitulées : *En Voyage, Alpes et Pyrénées* et *France et Belgique*, que viennent de publier les maisons Hetzel et May, dans l'édition populaire in-18. Les touristes y retrouveront leurs impressions formulées dans une langue superbe et familière à la fois. Ecrits, il y a plus d'un demi-siècle, ces récits sont encore d'une exactitude absolue : les sleeping-carr, les Terminus-Hôtel, les agences Cook et tout l'outillage du voyage moderne n'ont pas changé la nature : l'Océan est toujours bleu, la neige des Alpes ne s'est pas ternie et les monuments des temps passés subsistent, impassibles et dédaigneux de nos agitations. Ces deux volumes sont complétés par des fac-similés, de très amusants croquis de Victor Hugo.

Je place, intentionnellement, après l'alinéa consacré aux Voyages de Victor Hugo, ces quelques lignes qui signalent le livre de Gustave Geffroy : *Pays d'Ouest*, publié dans la bibliothèque Charpentier. Lui aussi est un amant de la nature : il possède le double don de voir et de formuler simultanément dans son esprit, sa vision, en des termes précis qui la dessinent et la peignent sur le papier en autant de tableaux animés. Mais ce n'est pas seulement la nature qui impressionne l'âme de Gustave Geffroy : il voit aussi l'homme qui la peuple, qui vit d'elle, avec elle et pour elle ; le paysan qui est une partie de la terre, le marin qui prend la mer, souvent hélas ! pour ne point le rendre. Gustave Geffroy connaît et comprend leurs peines et leurs misères, il les montre, sans amertume, aux heureux de ce monde : c'est là la note moderne, la préoccupation de la question sociale qui hante tous les esprits, même les plus futiles et qu'un observateur sagace n'a plus le droit de négliger aujourd'hui.

T. G.

La durée de ces différents billets peut être prolongée d'une, deux ou trois périodes de 10 jours, moyennant paiement, pour chaque période, d'un supplément de 10 % du prix du billet.

Enfin, il est délivré de toute gare des Compagnies d'Orléans et du Midi, des billets *Aller et Retour* de 1^{re} et 2^e classe à prix réduits, pour aller rejoindre les itinéraires ci-dessus, ainsi que de tout point de ces itinéraires pour s'en écarter.

AVIS. — Ces billets doivent être demandés au moins 3 jours à l'avance.

LE FIGARO ILLUSTRÉ

PUBLICATION MENSUELLE

Paraît entre le 5 et le 10 de chaque mois.

ABONNEMENTS :

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.

ETRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

(Tarif spécial pour les abonnés du « Figaro » quotidien.)

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot.

Le Directeur : M. MANZI. — Le Gérant : G. BLONDIN.

Imprimerie chromotypographique Jean Bousso, Manzi, Joyant et Co, Asnières.

RIGDWAY KNIGHT



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.)

Copyright 1897 by Jean Bouszod, Manzi, Joyant & Co.

MATIN D'AUTOMNE

Ayuntamiento de Madrid



La Valise

LE vicomte Hector de Saint-Aymeran revenait un soir d'août d'une reconnaissance sur la frontière du Portugal lorsque son colonel le fit mander.

« C'est votre tour aujourd'hui, capitaine, dit-il en lui tendant un papier. L'Empereur vous rappelle sur le Niémen; pas une minute à perdre, vous partirez cette nuit. »

Hector, d'abord mécontent, fut enchanté au bout d'une minute. En 1812 l'avancement était rapide, en raison des vides fréquents, et puis cette guerre d'Espagne était assommante. Les Polonaises et les Russes seraient bien sûr au moins aussi aimables que les Espagnoles, ce ne serait pas difficile !

« Mon colonel, dit-il, croyez au regret que j'éprouve de vous quitter... »

— C'est convenu, bon apôtre ! allez faire vos malles.

— Ce ne sera pas long ! Pour ce qu'il me reste d'habits dans ce pays infernal où il y a des barbiers partout et jamais un tailleur... Je vous remercie, mon colonel, des bontés...

— C'est bon, c'est bon... Allez ! Vous serez décoré dans six mois... ou mort », ajouta mentalement le vieux grognard, sorti du rang, peu courtisan, et par conséquent, oublié malgré ses mérites.

Les malles furent vite faites : au lever du jour Hector trotta sur la route de Paris, accompagné de son valet de chambre, qui ne l'avait jamais quitté, et s'était arrangé pour ne pas attraper la moindre égratignure.

En arrivant à Paris, Saint-Aymeran apprit qu'il avait vingt jours pour rejoindre son régiment de hussards en Pologne; s'il avait compté s'amuser à Paris, ses plans étaient à refaire.

« Ce pauvre Monsieur le vicomte ! disait Joseph, qui n'avait pas du tout une âme de soldat. C'est bien dur, après tant de lieues à franc étrier.

— Dur ? Certes ! mais pas pour moi, Joseph. Ma mère me donne sa berline. Seulement comme mon père me fait cadeau de deux chevaux de selle, tu me les amèneras. Mais, tu ne partiras qu'avec mon uniforme neuf, et un tas de petites choses utiles; tu me les mettras dans cette valise. Tu la vois ? Tu ne la quitteras plus jusqu'à ce que tu me l'aies remises en mains propres. Et tu n'as pas de temps à perdre; tu sais que Sa Majesté ne plaisante pas.

— Alors, murmura Joseph, je vais traverser l'Allemagne à franc étrier ?

— Parfaitement. Lorsque tu seras ennuyé d'un cheval tu monteras l'autre. »

Cela ne consolait pas Joseph.

« Et comment vous retrouverai-je, mon capitaine ?

— Tu me demanderas. Avec le numéro d'un régiment, on le retrouve, que diable ! Et presse le tailleur ! Et dépêche-toi ! »

Hector partit dans l'excellente berline de Madame sa mère, et fit un voyage très agréable jusqu'à Varsovie, persuadé qu'on allait recommencer la campagne du Danube et se battre comme à Elbing pour danser ensuite comme à Vienne.

Après Varsovie, le voyage ne fut plus aussi commode. Les routes étaient encombrées, on se procurait difficilement des chevaux. Saint-Aymeran grommelait tous les soirs contre Joseph qui n'était pas encore venu à bout de le rejoindre. Il trouva son régiment avant d'avoir été retrouvé par son domestique et se fit reconnaître.

A force de se hâter, Hector finit par prendre une avance considérable et un beau soir d'automne, au soleil couché, il se trouva devant un vrai château de bonne mine, dont les fenêtres éclairées semblaient souhaiter la bienvenue aux arrivants.

Avant de franchir les marches du perron, Hector voulut s'informer du rang et du nom de son hôte d'un jour. Un homme entre deux âges, d'apparence fort civilisée, et qui parlait un peu le français s'était avancé à sa rencontre.

« Ce château appartient à la comtesse Lioudmila Swierjewsky, répondit le bonhomme. J'ai l'honneur d'être son majordome, et j'ai ordre d'annoncer messieurs les officiers de l'armée française.

— Quelque vieille douairière, — une veuve, — puisqu'on ne parle pas du comte, — hospitalière en tout cas, se dit Hector, agréablement surpris. Annoncez alors le vicomte de Saint-Aymeran, capitaine de hussards, fit-il tout haut.

— Nous sommes tout dévoués à la France, répliqua le majordome en s'inclinant.

— Allons, tant mieux, pensa Hector, j'aurai peut-être un bon souper.

— Si Monsieur le Vicomte veut passer dans sa chambre avant de se présenter chez Madame la Comtesse ? »

Hector ne demandait pas mieux, mais dans sa hâte à se procurer un gîte passable, il avait laissé ses cantines en arrière, et le regard qu'il jeta sur son uniforme n'était pas des plus rassurés. Il secoua sur le seuil de l'hospitalière demeure la poussière de pas mal de lieues de route et suivit le respectueux majordome.

La chambre où il fut introduit était une immense pièce, meublée sous Louis XV, garnie de damas de Lyon aux couleurs chatoyantes, aux plis somptueux. Toutes les recherches connues à cette époque en fait de goût et de confort s'y trouvaient rassemblées.

« Peste ! murmura Saint-Aymeran, si seulement cet animal de Joseph m'avait rejoint avec ma valise ! »

De son mieux, avec l'aide d'un grand diable de laquais poudré, qui n'entendait que le polonais, à grand renfort de savon, d'eau et de coups de brosse, le jeune homme finit par avoir bonne figure.

Lorsqu'il se fut dûment « astiqué » le laquais le conduisit par un grand corridor, aussi vaste qu'une salle, à l'escalier d'honneur, tapissé de velours rouge, lui fit descendre un étage, et l'introduisit dans un salon, tout petit, tapissé de lampas bleu clair, inondé de lumière, au moyen de torchères chargées de bougies de cire, et ruisselant de petites moulures dorées.

Tout ébloui, et aussi saisi par la douce tiédeur et l'exiguïté de cette pièce, succédant à de si vastes proportions, Saint-Aymeran restait immobile ; ses yeux cherchaient une cheminée, et près de cette cheminée une grande bergère dans laquelle devait siéger la douairière, propriétaire de ce lieu de délices.

« Le vicomte de Saint-Aymeran ? » demanda une voix mélodieuse tout près de lui. Il regarda à sa droite, et vit debout, tenant à la main le carré de papier sur lequel il avait écrit son nom en arrivant, une figure exquise.

La comtesse avait vingt-deux ou vingt-trois ans. Grande, souple, les cheveux châtain, les yeux d'un brun doré rieurs et tendres, fendus en amande et très légèrement retroussés vers les tempes, la bouche fine et faite pour le sourire autant que pour le baiser, elle se tenait debout, dans sa robe à la mode du temps, en crêpe d'un orangé pâle, ouverte en cœur, laissant voir ses épaules rondes et la blancheur d'une peau merveilleuse... Depuis qu'il avait entamé la traversée d'Allemagne, Saint-Aymeran n'avait rien vu qui ressemblât à cela, même de très loin.

« Lui-même, madame, dit-il en s'inclinant très bas, non sans maudire son uniforme fripé.

— Nous sommes, je crois, un peu parents, fit la comtesse qui s'assit en lui désignant un siège. J'ai une cousine qui a suivi le roi Stanislas à Nancy, et qui avait épousé un Saint-Aymeran. »

Hector n'était pas très au courant des alliances de sa famille, et il se sentit cruellement vexé. Il allait en exprimer son regret lorsque relevant les yeux sur l'adorable femme qui lui parlait, il rencontra son regard...

Le coup de foudre n'est pas un vain mot. On s'en est servi pour couvrir d'un voile décent beaucoup d'amourettes autrement peu excusables, mais le coup de foudre existe ; il a parfois lié pour la vie des êtres indifférents la veille l'un à l'autre, et que depuis rien n'a pu séparer. Saint-Aymeran n'était pas timide, il avait de l'esprit, — il resta absolument muet et stupide, pendant qu'une rougeur intense montait aux joues de la comtesse, et ils détournèrent tous deux leurs regards qui n'avaient déjà que trop parlé. Cependant, il était brave, même ailleurs qu'au feu, et tout aussitôt il s'appliqua à réparer ce qu'il appelait sa sottise.

« Je ne sais comment m'excuser, madame, dit-il, d'un trouble que vous comprendrez peut-être... »

La comtesse rougit encore et n'en fut pas moins jolie.

« Je veux dire, reprit-il, confus d'avoir provoqué cette rougeur par une parole ambiguë, que je ne m'attendais pas à trouver... »

— Vous vous êtes figuré que j'étais une vieille femme ? s'écria-t-elle en riant de tout cœur.

— Précisément, et je cherchais au coin de la cheminée une douairière...

— Pas de cheminée, pas de bergère, pas d'aïeule... je comprends votre embarras, monsieur, ne vous en excusez pas, vous me le feriez partager... »

Leurs yeux s'étaient encore rencontrés, et une impulsion

profonde, presque irrésistible les provoquait à causer comme de vieux amis qui, ne s'étant pas vus depuis longtemps, ont mille choses à se dire sans savoir par laquelle commencer.

« Eh bien... mon cousin... car nous sommes cousins, si peu que ce soit, reprit la comtesse qui, en sa qualité de femme très bien élevée, savait mieux cacher ses impressions, on dit, est-ce vrai ? que l'Empereur va nous rendre notre Pologne ancienne, de la Baltique à la Mer Noire ? »

Rien n'était plus indifférent à Hector pour le moment et même en général ; pour rencontrer encore le regard bienveillant de ces beaux yeux dorés, il eût prolongé la Pologne d'une part aux Alpes scandinaves et de l'autre au Bosphore ; il murmura quelque chose à cet effet, puis retomba dans une contemplation qui eût été fort dangereuse si le majordome, cette fois très convenablement galonné, n'était venu annoncer le souper.

Quatre ou cinq vieilles demoiselles peut-être sourdes, certainement muettes et probablement à moitié aveugles et un abbé silencieux formaient à la comtesse cette garde d'honneur dont une châtelaine en ce pays ne pouvait décemment se priver. Le repas fut servi dans une salle à manger magnifique, garnie d'ancienne vaisselle d'argent, fortement bossuée par les ripailles pantagruéliques et les beuveries non pareilles des ancêtres polonais ; mais toujours armoriées et resplendissantes. La chère était plus plantureuse que délicate, mais Saint-Aymeran apportait au festin l'appétit d'un homme arrivé presque tout droit de Burgos, et l'amour, — car il n'y avait pas à en douter, c'était un amour aussi imprévu que violent qui travaillait son âme éperdue, — ne lui fit pas perdre un coup de dent.

Entre temps, Hector apprit que la comtesse était veuve en effet, depuis trois ans, ayant été mariée deux ans seulement. La mémoire de son mari ne semblait produire sur elle aucune impression, d'où Hector conclut qu'elle s'était facilement consolée d'une perte qui n'en était pas une.

De temps en temps il ressongeait à son uniforme et se trouvait hideux. Mais lorsqu'après le souper la comtesse passa dans un grand salon fort bien éclairé où les vieilles demoiselles s'établirent soit au jeu soit à des tables de patiences, pendant que le chapelain lisait son bréviaire, il eut tellement honte de lui-même qu'il éprouva le besoin de s'excuser.

La comtesse le rassura le plus aimablement du monde : à dire vrai, elle n'avait pas vu ses habits ; ce qu'elle avait dans les yeux, même en les fermant, c'était l'éblouissement de ce mâle visage, troublé par sa beauté et paré d'une expression qu'elle n'avait encore jamais vue sur aucun autre.

Tout amoureux qu'il fût, Hector tombait de fatigue et de sommeil. Son hôtesse s'en aperçut et lui proposa de le faire escorter chez lui. Hector ne dit pas non. Il n'avait pas d'ordres bien précis pour le lendemain, et espérait passer au moins toute une journée encore, — qui sait ? plusieurs, peut-être, auprès de de sa divinité, et pour l'heure il se sentait vaincu.

Il fut donc reconduit entre deux flambeaux à la grande chambre où s'étalait sur une table tout ce qu'avait pu contenir le maigre paquetage de sa selle d'officier. Avec une rage intérieure telle que seule pouvait en concevoir une âme de hussard au temps de Napoléon I^{er}, il maudit sa destinée, son tailleur, sa valise et Joseph. Mais malgré lui ses yeux se fermaient. Sa dernière pensée lucide fut :

« Et, tout de même si la Providence s'en mêlait. Joseph pourrait me rejoindre ici avec ma valise ! Il en a eu le temps, l'imbécile ! »

Le lendemain il s'éveilla fort tard, maugréant contre son sommeil prolongé, qui lui retirait quelques heures, en un moment où les heures valaient des mondes. Quand reverrait-il son adorable châtelaine ? Lui serait-il donné seulement de la revoir ?

Son cœur disait oui, en même temps qu'il s'efforçait de penser non. Il se leva pourtant, s'habilla de son mieux... Fi, qu'il était donc laid, cet uniforme ! Était-il possible, en cette époque de galons, de broderies et de panaches, d'être à ce point affublé sous l'œil d'une belle !

Comme il était descendu dans les salons déserts, non s'en s'être lesté d'une bonne tasse de chocolat apporté chez lui par le laquais polonais, il s'avisa de regarder par la fenêtre.

Dans la cour d'honneur, très délabrée et mal entretenue, mais vaste et grouillante de serviteurs, un homme à cheval, tenant un autre cheval par la bride s'évertuait à s'expliquer en pur français limousin.

« Mais, c'est Joseph ! s'écria-t-il. Fidèle serviteur ! Je vole à son secours ! »

Au moment où il volait, suivant le langage de l'époque, la délicate comtesse entra dans la galerie.

« Bonjour, mon cousin, » lui dit-elle avec un sourire encore plus engageant que ceux de la veille, car elle avait peu dormi, et beaucoup pensé durant la nuit.

Il se pencha sur la main qu'elle lui tendait et y déposa un baiser passionné.



« Ma... mon adorable cousine, dit-il, figurez-vous que Joseph est arrivé ! »

— Joseph ? »

Les sourcils châains de Lioudmila faisaient un si joli accent circonflexe dans leur stupéfaction que Saint-Aymeran eut fort à faire pour se contenir de l'embrasser ; mais c'était véritablement impossible, car le résultat, il ne le sentait que trop, eût été de se faire mettre, avec Joseph, dans la cour d'honneur.

« Mon valet de chambre, avec ma valise : il arrive de Paris... »

— Votre valet de chambre ! Voilà bien une affaire. — Elle sonna et donna un ordre. J'ai dit qu'on l'envoie à votre appartement, reprit-elle. Vous n'avez rien de si pressé à lui dire, j'imagine ; à moins qu'il ne vous apporte des correspondances?... »

Elle avait insisté sur ce mot d'une si étrange façon que le cœur d'Hector en bondit dans sa poitrine. Lui ferait-elle l'honneur d'être un peu jalouse ?

Saint-Aymeran aimait les femmes, mais c'était un galant homme et il eût trouvé mesquin de mentir pour s'assurer un succès. Comme en réalité il n'attendait de Paris d'autre correspondance que des nouvelles de sa famille, il protesta en peu de paroles sincères, et il fut cru.

« Eh bien, asseyez-vous ici, dit Lioudmila, ou plutôt venez vous promener dans le parc avec moi, il fait délicieux sous les sapins. »

Ah ! oui, il faisait délicieux sous les sapins, et surtout auprès d'elle. Ils ne pouvaient se lasser de causer ensemble, se trouvant mêmes goûts, mêmes idées, mêmes penchants, — le plus sincèrement du monde, puisqu'ils s'aimaient ? N'eussent-ils pas été d'accord, ils eussent trouvé des biais pour s'entendre ; le sentiment qui les avait frappés à première vue n'était pas seulement l'attrait fugitif des yeux ou des sens ; ils étaient vraiment créés l'un pour l'autre, et chacun eût volontiers immolé à l'autre toutes ses préférences, sans même s'apercevoir que c'était un sacrifice.

Lorsqu'ils eurent ainsi marché côte à côte pendant deux heures, sous les rayons voilés d'un soleil d'octobre, à travers les allées taillées dans les pins séculaires, il leur sembla qu'ils s'étaient toujours connus et qu'ils ne pourraient jamais se séparer.

Une cloche retentit.

« C'est le dîner, je crois, expliqua Lioudmila, quoique ce soit un peu tôt. Nous dinons à midi. — Il n'est pas onze heures et demie... — n'importe, il faut rentrer. »

— Ah ! si j'osais... murmura Hector.

Elle le regarda d'un air de reine. Ces beaux yeux dorés disaient clairement : « Qu'oseriez-vous ? Me prenez-vous pour une femme à qui l'on puisse faire une déclaration au bout de dix-huit heures de relations mondaines ? »

— Je n'oserais point, madame, » répondit-il en baissant la tête.

La comtesse sourit et pressa le pas. Hector la suivit, étonné de la voir marcher si vite avec cette démarche de nymphe, et se consolant un peu par la pensée qu'il allait enfin pouvoir paraître aux yeux adorés dans le bel uniforme apporté par Joseph.

En approchant, ils entendirent un vacarme extraordinaire. Le majordome essouffé accourait à toutes jambes.

« Qu'est-il donc arrivé ? demanda Lioudmila et pourquoi a-t-on avancé le dîner ? »

— C'est le régiment de Monsieur le Vicomte. Le colonel et tous les officiers sont là, j'ai fait sonner pour que Madame rentrât au plus tôt... »

Les deux êtres qui s'aimaient déjà si fortement échangèrent un regard qui valait tous les aveux du monde, tant il exprimait de douleur et presque de colère. De quel droit venait-on leur voler ces quelques heures exquises qu'ils eussent pu passer ensemble ? La comtesse revint promptement à elle.

« Il faut un repas magnifique, dit-elle au majordome ; vous savez ce que vous avez à faire ? Pressez-vous. »

— Le colonel dit qu'il ne peut s'arrêter plus d'une heure. J'ai fait servir tout ce qu'il y avait de froid dans la maison. Mais les

hommes ont reçu l'ordre de rester en selle... On bivouaquera ce soir, dit-il. L'Empereur a ordonné de rejoindre sans perdre une minute.

— Ah ! soupira Saint-Aymeran, qui avait parfaitement oublié Paris et l'Espagne, je savais bien qu'on ne peut jamais être heureux en ce monde ! »

Il fallait pourtant se présenter au colonel ; à la vue des uniformes râpés et souillés de poussière de tout ce monde, le jeune capitaine comprit que son uniforme neuf était hors de question. Lorsqu'il eut accompli ses devoirs militaires, il se mit à la recherche de Joseph qu'il trouva à la cuisine.

« Empaquète tout, lui dit-il, puisqu'il faut partir. »



— Qui Monsieur le Vicomte ; mais vos bagages sont là-bas, à la suite du régiment, rien n'y manque.

— Allons tant mieux. Va mettre mes affaires en ordre, et surtout n'oublie pas la valise. Mon pauvre uniforme, il n'aura vu le jour que sur le dos d'un fauteuil ! »

On mangeait debout ; au milieu de ces officiers affamés, dont la plupart avaient conquis leurs grades sur les champs de bataille, la comtesse n'était plus la même qu'Hector avait vue tout à l'heure encore à son côté. Elle semblait avoir grandi, sa taille élégante était devenue majestueuse, son sourire engageant était l'accueil officiel d'une souveraine... Et cependant, en la voyant seule, parmi tant d'hommes plus ou moins bien élevés, Saint-Aymeran ressentit une douleur qu'il n'avait jamais connue : une jalousie aiguë, et une impression bien nouvelle pour lui : il eut peur.

Peur pour elle ; peur des hasards, peur des retours, des cruautés de la guerre, qui jusque-là lui avaient paru indifférentes, ou plutôt, dont il ne s'était jamais préoccupé. Si l'ennemi avait le dessus, si les hordes furieuses déchainées des attaqués, devenus des assaillants, se précipitaient sur le château et mettaient en danger l'hôtesse d'un jour devenue tout à coup si incompréhensiblement chère ?...

Hector trouva moyen de se glisser près d'elle. Discrètement il effleura son bras, elle se retourna, l'air hautain, mais ses traits se détendirent en voyant le bel officier.

« Comtesse, dit-il, je pars, sans espoir de retour... laissez-moi vous dire que si vous l'aviez voulu, jamais homme plus dévoué, jamais époux plus fidèle... »

— N'abusez pas, monsieur, des privilèges du vainqueur, dit Lioudmila avec ce sourire royal qu'elle tenait d'une aïeule, reine à son tour dans ce pays où tout gentilhomme avait été ou pu être roi.

— Vous refusez de m'écouter ? fit Hector, soudainement envahi par une indicible tristesse.

— Que penseriez-vous de moi si je le faisais ? répliqua-t-elle. Après moins d'un jour de connaissance...

— Nous sommes pourtant cousins, murmura-t-il, essayant de plaisanter.

— Nous le resterons, » répondit-elle fièrement, en détournant ses beaux yeux, car cette sorte d'aparté excitait la curiosité générale.

Le boute-selle retentit dans la cour; après ses remerciements chaleureux le colonel descendit les marches du perron suivi de ses officiers, Hector resta le dernier, un peu dans l'ombre, derrière une colonne; la comtesse était en face de lui.

« Alors, madame, adieu, dit-il. On ne sait qui vit ni qui meurt; si je meurs, ce sera en pensant à vous.

— Au revoir, mon cousin, » dit-elle, en lui présentant sa belle main fine.

Il la baisa, avec cette impression d'amoureux qu'il voudrait mourir là, foudroyé, à ses pieds; mais le temps n'était pas à l'orage et cinq minutes après il galopait dans la poussière, avec les autres.

Au bivouac du soir, il se rencontra soudain nez à nez avec Joseph, qui s'était juré, maintenant qu'il avait retrouvé son maître, de ne le plus perdre de vue.

« Te voilà? Eh bien, j'espère que ma valise est en lieu sûr? »

Joseph devint pâle comme un lis fauché et trembla sur ses jambes qu'il avait un peu cagneuses.

« La valise? Ah! Monsieur le Vicomte ne me le pardonnera jamais.

— Quoi? Parle donc, imbécile! Tu l'as perdue, on te l'a volée?

— Imbécile! oui! Monsieur le Vicomte a bien raison! Triple imbécile! L'avoir apportée de si loin, à franc étrier, pour l'oublier au château de Madame la Comtesse, dont je ne pourrai jamais prononcer le nom!

— Tu l'as oubliée? fit Hector, dont la colère tomba comme par enchantement. Tu es sûr de l'avoir oubliée là?

— Si j'en suis sûr, monsieur! Je l'ai oubliée, et l'uniforme avec, étalé sur le lit, où je l'avais mis, quand le régiment est arrivé... »

Sans en écouter davantage, Hector tourna le dos à son fidèle serviteur qui n'en revenait pas.

Pourquoi son maître, d'ordinaire peu ménager de ses reproches, était-il ainsi devenu doux comme un agneau?

« Après tout, pensa le serviteur fidèle, peut-être bien qu'il n'y aura pas beaucoup de châteaux comme celui de la comtesse d'ici Moscou, il n'aura pas grand besoin de faire toilette, et M. le Vicomte fera venir sa valise quand la paix sera conclue. »

Hector ne reparla plus de la valise; il y songeait pourtant, mais l'époque n'était pas favorable aux longs entretiens.

Il serait inutile, en notre temps où les mémoires pleuvent dru comme giboulées en mars, de raconter la campagne de Russie. Hector vit toutes les sublimes horreurs de Moscou, et fit la retraite tout comme un autre. Il faillit, tout comme un autre, être précipité dans la Bérézina, et s'en tira parce qu'il avait, grâce à sa constitution robuste, une très bonne poigne et fort peu besoin de sommeil, ce qui lui permit de conserver longtemps la pelisse fourrée qu'il s'était procurée dès les premiers froids.

Joseph l'avait suivi, non sans grogner, ni rechigner, mais que voulez-vous que fit dans la retraite un Limousin qui aurait perdu son maître? Sans être soldat, il sut plus d'une fois le défendre et lui apporter le fruit réconfortant d'une maraude qui leur sauva peut-être la vie à tous les deux.

Après s'être égarés mille fois, après avoir vu des scènes horribles dont le souvenir devait ne jamais sortir de leurs mémoires et aussi des actes de générosité qui les remplirent de confiance en la bonté de l'âme humaine, ils se trouvèrent le jour de l'Épiphanie, fort seuls et désemparés, ayant perdu leurs compagnons de route, sur la lisière d'une propriété considérable.

Ils étaient à pied, bien entendu, leur dernier cheval ayant été mangé il y avait au moins

une douzaine de jours, et quant aux bagages, il n'en était point question. Joseph avait un pistolet qui ne lui servait pas à grand'chose, et Hector avait conservé son épée, dont il ne faisait rien du tout depuis longtemps. Mal accueillis quand on les accueillait, mais plus souvent repoussés, car il n'est guère de pitié pour les vaincus, ils n'avaient pas mangé depuis vingt-quatre heures.

« Si je rencontre seulement un chat, murmurait Joseph, il ne manque pas de bois par ici, j'en ferai une grillade pour Monsieur le Vicomte, à s'en lécher les doigts.

— Oui, Joseph, mais il faudrait rencontrer le chat, — et le pays n'est guère peuplé, — mais attends, je connais ces bois-là... »

Hector marchait maintenant si vite que Joseph fut obligé de courir pour ne pas le perdre de vue. Cinq minutes après, ils entraient dans la cour d'honneur du château de Lioudmila. Mais les fenêtres ne resplendissaient plus comme jadis; on devinait que la misère et le deuil avaient frappé plus d'une fois à cette porte hospitalière.

La cour était déserte, les communs, jadis grands ouverts, étaient fermés. Au moment de gravir le perron, Saint-Aymeran s'arrêta et jeta un coup d'œil sur lui-même. Qu'il était peu semblable au pimpant officier de jadis! Son uniforme ne tenait plus sur son dos que par la doublure de toile, ses bottes n'avaient plus de tiges ni de talons, à peine des morceaux de semelles rattachés avec des lambeaux de drap. Quant à ses culottes de hus-sard, elles étaient depuis longtemps remplacées par le pantalon jadis galonné de quelque civil perdu dans la déroute...

« Joseph, dit-il, à aucun prix ne dis mon nom, je veux bien qu'on nous fasse la charité d'un souper et d'une nuitée; c'est la part du bon Dieu dans le gâteau des Rois... »

Des larmes lui montèrent aux yeux au souvenir de la douce et réconfortante fête de famille. A cette heure, son père et sa mère distribuaient sans doute aux pauvres la part du fils qu'ils croyaient à jamais perdu...

« Mais, reprit-il en se dressant, je ne veux inspirer ni la pitié par ma misère, ni le sentiment du ridicule par mon accoutrement grotesque. — Tu as compris? On t'a à peine entrevu, ne te fais pas reconnaître.

« J'entends, Monsieur le Vicomte, et cependant...

— Tais-toi, et obéis. »

Joseph se tut: il pensait pourtant à la valise; mais son maître semblait l'avoir oubliée, et il se promit d'inventer quelque moyen de rentrer en possession lui-même du précieux objet qui leur serait si utile.

Les voyageurs frappèrent à la porte: on ouvrit, avec prudence: le pays n'était-il pas infecté de maraudeurs? Ils demandèrent l'hospitalité pour un officier français et son domestique; la porte s'ouvrit tout à fait, et Hector fut conduit à la salle à manger.

L'argenterie avait disparu des dressoirs, cachée, vendue ou pillée? Mais les serviteurs, moins somptueusement vêtus n'avaient pas diminué de nombre. Un repas fut servi sur-le-champ au jeune homme; la comtesse avait appris par l'expérience que le premier soin à donner à ses hôtes de passage était de les nourrir sans les questionner.

Seul devant les plats fumants, à la lueur des bougies, Hector se regarda dans une glace placée en face de lui et se trouva hideux.

Sa barbe avait poussé, insoucieuse du fer, ses cheveux moutonnaient en boucles emmêlées; la chaleur de la salle à manger l'ayant contraint d'ôter sa pelisse le délabrement de son costume apparaissait comme le véritable triomphe de la loque.

« Maintenant que j'ai mangé pensa-t-il, je ferais mieux d'aller demander à coucher dans une maison du village. Après m'être un peu nettoyé, un peu recousu... »

Se nettoyer, peut-être; se recoudre, Hector reconnut sur-le-champ que ce serait une entreprise au-dessus de ses forces.

« Et pourtant, se dit-il avec rage, je ne puis paraître en



cet état devant elle... et je ne puis la quitter pour toujours sans la regarder, ne fût-ce qu'un instant... »

Un grand flot de tristesse, tel qu'il n'en avait pas connu aux plus mauvais jours de la déroute le submergea tout entier; son amour écrasé jusqu'alors par le poids de souffrances morales et physiques trop fortes pour les âmes humaines, même les mieux trempées, éclata avec une énergie extraordinaire dans ce cœur jeune et courageux.

Il essuya ses lèvres à la fine serviette, volupté oubliée depuis tant de mois! et recula sa chaise pour partir. Il s'en irait, sur-le-champ, et plus tard, il écrirait, il reviendrait... qui sait seulement si elle se souvenait de lui? Tant d'autres avaient passé comme lui, hôtes d'une heure... Et Hector comprit que le cœur d'un homme peut en une seule minute éprouver un chagrin si profond, un renoncement si douloureux, qu'il en reste marqué pour toute une existence.

Une porte s'ouvrit et la comtesse entra. Elle n'était plus vêtue de couleurs claires et harmonieuses comme jadis : une robe noire l'enveloppait sévèrement, mais ce contraste de jeunesse et d'austérité ne la faisait que plus belle.

Elle s'approcha de l'hôte envoyé par le ciel et de sa douce voix lui dit en français :

« Vous a-t-on bien traité, au moins, monsieur l'officier ? »

Les paroles moururent sur ses lèvres ; ses yeux avaient plongé jusqu'au fond de ceux du vicomte et y avaient retrouvé la flamme divine qui avait fait d'elle, au lieu d'une insouciantة heureuse, une femme amoureuse et bien vivante.

« Hector ! cria-t-elle, enfin, c'est vous ! »

Ils restaient immobiles, retenus, elle par la pudeur féminine, lui par la honte de sa piteuse apparence; les yeux de Lioudmila cherchaient, interrogeaient, et ceux du vicomte reculaient.

« Voyez, dit-elle en montrant ses vêtements, je portais le deuil... de l'armée française... Monsieur de Saint-Aymeran, je ne me trompe pas, c'est bien vous ?... »

— Ah ! Comtesse, de grâce ! s'écria-t-il, ne me parlez pas tant que je serai vêtu de ces honteuses défroques ! Faites-moi donner des vêtements de paysan, n'importe lesquels ! Je ne puis me mouvoir, je ne puis me retourner ! Je vous en supplie ayez pitié de ma situation grotesque... »

Elle sourit, non sans rougir.

« Votre valise est dans votre chambre, dit-elle, elle vous attendait... »

Sans mot dire, Saint-Aymeran saisit un des flambeaux qui éclairaient le souper et s'enfuit comme un voleur vers la chambre dont il n'avait pas oublié le chemin.

Il s'y enferma à clé, courut à la valise qui n'était pas fermée, mais où des mains vigilantes avaient replié son bel uniforme, et qui contenait en outre tous les objets nécessaires à une toilette de gala.

En un tour de main, les mèches surabondantes de sa chevelure jonchèrent le parquet; il s'ébroua comme un marsouin dans de l'eau qui n'était pas glacée. O douceur ! et quoi qu'il n'eût pu faire sa barbe, sa main gercée, blessée, n'étant pas assez sûre, il se trouva dans le miroir très présentable. Il enfila des gants et d'un air vainqueur redescendit au salon bleu, dont la porte entr'ouverte semblait l'inviter.

Lioudmila avait eu le temps de se remettre de son trouble, et elle aussi avait fait toilette; elle avait remis la robe claire de leur première entrevue.

Ils se retrouvèrent face à face, se regardèrent... et tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

Quand leur étreinte se desserra Hector s'assit mélancoliquement aux pieds de sa parente.

« Ma cousine, dit-il, je vous avais promis la Baltique et le Bosphore, je vous rapporte un éclopé, mais j'ai été fait colonel à Smolensk, et décoré dans une rencontre.

— Alors votre uniforme ne convient plus ? fit-elle avec

un sourire malicieux et tendre. Pourtant vous rentrez en France ?

— Sans doute ! Mon devoir est auprès de l'Empereur, il a plus besoin de nous que jamais. »

Les yeux de Lioudmila s'attristèrent. Il la reprit dans ses bras; mais elle se dégagea.

« Savez-vous, Hector, dit-elle, ce deuil, ce n'était pas celui de l'armée, c'était le vôtre.

— Vous m'aimiez donc, femme adorable ? demanda Saint-



Aymeran, suivant la phraséologie du temps. Pourquoi ne me le dire qu'à présent ?

— A présent, vous êtes malheureux, fit-elle d'une voix grave. »

Il lui baisa la main respectueusement.

« Mais, reprit-il, si je suis malheureux, je ne suis pas ruiné, ma famille n'a rien perdu. Si vous vouliez, cousine, nous partirions ensemble... Ma mère vous adorera.

— Je veux bien répondit-elle en souriant, et j'aimerais votre mère. » Hector réfléchit un instant.

« Vous avez toujours votre chapelain et votre chapelle ? fit-il.

— Sans doute ! répliqua Lioudmila rougissante.

— Eh bien, alors, s'écria impétueusement Hector, qu'il nous marie tout de suite. Je viens de passer quatre mois d'enfer, il me faut un peu de paradis, comtesse, ne soyez pas cruelle... »

Elle n'était pas cruelle, mais au contraire infiniment bonne et compatissante par nature. Le chapelain était un excellent homme. Deux heures après, rasé par Joseph, confessé par le chapelain, Hector, dans la chapelle du château illuminée en l'honneur des Rois, épousa la jolie comtesse Lioudmila.

En Russie, comme en Pologne, on aime assez à se marier le soir. Ce n'est pas une mauvaise habitude.

HENRY GRÉVILLE.

(Illustrations de Alfred Paris.)



LE LIEN D'OR

JACQUES de Valgrève tendit au sous-chef la carte que venait d'apporter l'huissier.

« Mohammed Offandi. Connaissez-vous ça ? »

— Oui, c'est un des gros bonnets de Constantinople.

— Un des gros fez ! » murmura une voix.

Le sous-chef reprit :

« Il vient souvent à l'ambassade et nous lui accordons tout ce qu'il demande.

— Eh bien, dit Valgrève en se tournant vers l'huissier, faites entrer. »

Offandi Pacha était un petit homme tassé, haut en couleurs, bien nourri, l'œil terne et la lèvre forte. Il avait fait plusieurs séjours à Paris et en avait gardé un souvenir plutôt gai. Tout de suite la causerie s'engagea sur un terrain commun.

« Vous arrivez de Paris ? dit-il à Jacques de Valgrève ; bien belle ville, et tenue !... »

Puis, cherchant un peu ses mots, il se mit à disserter sur les monuments, les pièces de théâtre, les modes. Des noms lui venaient aux lèvres :

« Connaissez-vous le docteur Bouradelle ? C'est un homme charmant. Et les Coquelin ?... Bonnat fait-il toujours de la peinture ?... Quels beaux portraits ! Et Madame Michels, la riche Américaine, va-t-elle divorcer, oui ou non ? »

Valgrève laissa couler ce flot de questions ; il répondit avec une indifférence polie et demanda en quoi il pouvait se rendre utile.

Alors le Turc aborda la question affaires : il remit à Valgrève une petite note manuscrite et lui donna une foule d'explications. Il conclut avec l'espoir que le jeune homme accepterait un repas chez lui.

« Vous ne serez pas dépaysé, ajouta-t-il ; mes deux petites filles parlent français et sont au courant de vos usages... »

Le diplomate s'inclina et reconduisit Offandi Pacha.

Quelques jours plus tard, Jacques de Valgrève reçut l'invitation annoncée. Il se rendit chez Mohammed Offandi, assez curieux de voir un intérieur musulman. Jamais il n'avait franchi le seuil d'une de ces maisons grillées : parfois, derrière les barreaux, deux yeux rêveurs et noirs l'avaient suivi par la rue, mais la case inaccessible avait gardé le mystère et le silence.

Valgrève fut introduit dans un salon élégant. Les ors, les laques, les verts de jade y chantaient une gamme éclatante ; une peau de tigre s'étalait sur les mosaïques du sol. Aux fenêtres, des stores en soie tamisaient le jour. Dans un angle, une fon-

taine murmurait doucement : d'une tête de chimère coulait un filet d'eau qui tombait sur une vasque de marbre et la vasque était pleine d'amaryllis et d'œillets.

Offandi Pacha ne tarda pas à rejoindre son hôte ; ils devinèrent un instant, puis une portière soulevée laissa paraître deux fillettes se tenant par la main.

« Mes filles, Roxane et Aïcha, Monsieur Jacques de Valgrève. »

L'aînée des demoiselles Offandi pouvait avoir quatorze ou quinze ans. Dans son fin visage s'ouvraient deux yeux étranges, des yeux tristes, limpides, caressants, bruns, semés de points d'or. Les paupières s'abaissaient souvent, comme alourdies par les cils. Roxane n'était plus une enfant ; toutes les grâces de la femme s'éveillaient dans ce corps précoce grandi au soleil d'Orient, qui fait les floraisons hâtives. Elle portait une robe de serge bleu marine ; le corsage à revers, s'ouvrait sur une chemisette blanche et laissait deviner la rondeur troublante du buste, la taille et les hanches frêles. Une fleur de grenadier, à la pointe de la chemisette, semblait refléter le carmin des lèvres, animait d'un ton chaud le menton et les joues.

La petite Aïcha, avec ses prunelles luisantes, son sourire gai, ses dents toujours à l'air, faisait un contraste charmant avec sa sœur.

Celle-ci demanda :

« Y a-t-il longtemps, Monsieur, que vous êtes arrivé à Constantinople ? »

Le timbre était profond, l'accent d'un exotisme léger, l'r très sonore.

Vint ensuite Mademoiselle Rabley, l'institutrice française, et l'on passa à table.

Offandi Pacha était fier de l'éducation brillante qu'il donnait à ses filles. Il se pâma d'aise lorsqu'il entendit Roxane et Valgrève causer des derniers événements parisiens.

« Vous voyez, cher Monsieur, nous ne sommes pas aussi sauvages qu'on veut bien le dire. Mes filles parlent l'anglais comme le français : on me blâme bien un peu de sortir de la routine locale. Mais il faut être de son siècle... Puis l'étude les distraira, elles seront heureuses de connaître la musique, le dessin, car, vous le savez, les femmes turques mènent une vie un peu... monotone. Roxane, elle, profite de son reste de liberté ; dans peu de temps elle prendra le voile et sera confinée au harem... »

Valgrève cessa d'écouter, il avait regardé Roxane, dont la figure s'était altérée. Les lourdes paupières battirent et une pâleur envahit le visage. Dans le regard que la Musulmane jeta sur lui, Jacques vit passer la rébellion des femmes d'Orient asservies et lassées du joug. Ce ne fut qu'un éclair. Roxane baissa les yeux, les beaux yeux de soumission qu'avait troublés un vent de révolte. Elle ne mangeait plus et tournait machinalement le cercle d'or rivé à son poignet. Peut-être, en ce lieu, voyait-elle un symbole...

Le déjeuner fini, l'on entra dans une sorte de véranda où étincelait tout un jeu de cassolettes de cuivre. Roxane prépara le café. Elle se tenait debout, attendant que le liquide noir montât dans une subite et bruyante ébullition. La petite Aïcha suivait ce manège avec des rires et des cris d'oiseau.

Offandi s'adressa au jeune homme :

« Aimez-vous les orchidées ? J'en ai une belle collection. Nous vous la montrons tantôt. »

Le Musulman sirota gravement son café ; il parlait moins, envahi par une douce torpeur ; ses

yeux devenaient plus vagues ; bientôt ils se fermèrent et un souffle rythmé passa entre ses lèvres.

Roxane regarda l'étranger.

« Vous excuserez mon père, Monsieur, il fait tous les jours une sieste, mais il n'aime pas qu'on s'en aperçoive. »

Elle sourit et ajouta :

« Voulez-vous voir les serres ? »

Valgrève se leva : une promenade avec Roxane parmi les orchidées n'avait rien pour lui déplaire.

Ils traversèrent le salon. Sur une petite table, un livre était ouvert. Jacques lut le titre : *Julia de Tréceur*.

Roxane dit : « C'est Mademoiselle Rabley qui m'a donné ce livre. Elle aime beaucoup les romans. »

— Ah !... Est-ce que vous les aimez aussi ? »

Roxane haussa légèrement les épaules.

« Qu'y a-t-il de commun entre les femmes de vos livres et moi ? »

— Vous détournez la question », fit Valgrève en souriant.

Alors elle, grave, désigna un mur sans fenêtre, contre lequel montaient des plantes grimpantes ; c'était le mur de la cour intérieure, où sa mère mangeait des confitures de roses, gardée par des géliers eunuques.

« Monsieur de Valgrève, dans peu de temps je serai, moi aussi, cloîtrée derrière ce mur. Tout ce qui fait le charme et la grandeur de l'existence me sera interdit. Puis quand viendra le moment de me marier, on me livrera à un homme pour garnir son harem, comme on enrichit une étable d'un animal de prix. »

Haletante, elle ajouta :

« Qu'ai-je à faire des romans où vous exaltez l'amour choisi, unique et jaloux ? »

— C'est une affaire de mise au point...

— Ne dites pas cela. Dites plutôt qu'il est dangereux d'enseigner la liberté à un oiseau que l'on va mettre en cage. »

Valgrève la regarda :

« L'oiseau se plaindra-t-il qu'on ait élargi son horizon ? Et la cage ne sera-t-elle pas embellie si, à défaut de liberté, il y a plus d'air et de lumière ? »

Elle réfléchit un instant.

« C'est vrai... On ne regrette jamais le peu que l'on sait ; puis, à quoi bon murmurer ? La crise est fatale, elle viendra, mais nous ne pouvons devancer l'heure : l'émancipation de nos filles sera faite de nos douleurs et de notre patience. »

Il lui jeta un long regard de pitié qui amena une flamme sur le teint mat.

Elle se retourna et dit très vite :

« Que pensez-vous de nos orchidées ? Moi, je les trouve plus bizarres que jolies ; elles ont des airs de reines capricieuses. »

— Oui, fit Valgrève, elles semblent mépriser les roses, qui

valent mieux qu'elles, à mon avis. Tenez, est-il possible de rien voir de plus beau que cette rose pâle ? »

Roxane sourit :

« Vous avez déniché une compatriote ; c'est une France blanche. J'adore ce genre de roses : elles ont l'air de sentir et de souffrir. Ne dirait-on pas une pâleur humaine ? »

Elle voulut la cueillir, mais elle jeta un cri et retira son doigt, où avait jailli une goutte vermeille.

Valgrève cassa la tige et présenta la fleur à la jeune fille.

Celle-ci lui dit simplement :

« C'était pour vous que je la cueillais ; gardez-la. »

Il la mit à sa boutonnière. L'air était lourd de parfums ; une

capiteuse humidité montait du sol et des plantes ; mille petits jets d'eau faisaient des bruits de sources ; à perte de vue s'étendait un océan de fleurs ; d'immenses palmes ondoyaient, et quelques oiseaux voltigeaient sous les voûtes transparentes.

Jacques de Valgrève songeait. Ces plantes, issues des tropiques, étaient faites pour abriter la

vie libre et les amours faciles, les baisers donnés sous l'œil bienveillant de la nature. D'un bond, sa pensée fuyait en Occident, vers les amours compliquées, vers les subtiles et savantes caresses. Elle retournait enfin navrée, presque tendre, auprès de l'enfant debout parmi les fleurs, l'enfant créée pour toutes les joies et qui n'en espérait aucune.

Ces pensées formulées en lui s'ébauchaient en elle, et tous deux restaient muets. Roxane leva ses prunelles aux reflets d'or sur Jacques de Valgrève.

« Rentrons-nous ? » dit-elle.

Sur la terrasse, Offandi Pacha, de sa main ouverte, s'abritait les yeux, et son fez mettait à la pierre blanche comme une tache de sang.

« Roxane ! cria-t-il, vous venez de la serre ? As-tu montré les orchidées ? »

— Oui, mon père.

— Eh bien, mon enfant, remonte auprès d'Aïcha. Nous avons des affaires à traiter, M. de Valgrève et moi. »

Elle tendit la main à l'étranger. Le cercle d'or, le cercle emblématique, jeta une lueur. Elle fixa un instant ses yeux sur Jacques. De nouveau il vit le mirage infini des paradis perdus.

« Adieu ! » dit-elle ; et elle s'enfuit.

..

Dès lors, Valgrève ne pensa qu'à Roxane. Chacun des gestes, chacune des paroles de l'enfant avait laissé en lui un sillon. Il ne définissait pas bien ce qui le captivait. Était-ce la forme adorable, l'éveil troublant de la femme s'ignorant encore, ou bien Roxane était-elle entrée dans le cœur de Valgrève par le sentier divin de la pitié ?...

Il la revit plusieurs fois, et sur son pâle visage il lisait toujours plus clairement l'effroi du lendemain.

Un soir, il se vit accoster par une femme voilée, une vieille femme, qui lui glissa entre les doigts un billet et une clef. Le billet contenait ces simples mots : « Demain soir, dans le jardin de mon père. Entrez par la petite porte de la rue Sainte-Sophie. J'ai besoin de vous. »

Une émotion inconnue s'était emparée de Valgrève. Il tremblait en maniant cette petite clef, la clef des proches délices, la clef de l'Eden toujours convoité, où jaillit la source des pures amours... Avec impatience il comptait les heures trop lentes qui le séparaient de l'aimée.

Le soir vint pourtant ; Jacques ouvrit la petite porte de la rue Sainte-Sophie et la silhouette frêle apparut.

« Je vous remercie... J'avais si peur de vous déplaire ! N'avez-vous pas eu la tentation de déchirer mon billet et de me traiter d'enfant, de folle ?... »

— Non, dit-il avec ferveur.

— Venez, allons dans la serre. »

De nouveau ils se trouvent sous les grandes palmes. Une



buée d'argent voile le vitrage et la lueur des étoiles vacille. Dans les nids, les oiseaux s'endorment. Et Jacques murmure :

« Roxane, que désirez-vous de moi ? »

Elle se tourne vers lui, charmée subitement d'entendre son nom sur les lèvres du jeune homme.

« Hélas ! je ne puis me faire au sort qui m'attend. Ma résignation s'est lassée. Est-ce vous qui l'avez mise en fuite ?... Ah ! prenez-moi, défendez-moi, sauvez-moi ! Je me ferai toute petite, je ne vous gênerai pas, je serai votre esclave. Vous êtes venu, je n'ai plus pensé qu'au bonheur de vous servir, de vous servir à genoux. Ne dites pas non : j'en mourrais... Nest-ce pas que vous ne voulez pas abandonner la pauvre Roxane ?... »

Elle avait glissé sur le sol, elle appuyait son front brûlant contre la main de Jacques. Doucement celui-ci la releva, la fit asseoir à ses côtés.

« Comment ai-je le courage de vous dire tout cela ? soupirait-elle. L'autre jour, vous étiez un étranger un peu intimidant, je vous ai vu trois fois pendant quelques minutes, mais j'ai vécu avec vous dans l'intimité de mon âme, il me semble que je vous ai connu toujours... »

Elle se serrait contre lui. Jacques respirait son parfum, frôlait ses cheveux, buvait son haleine.

Il sentit nettement sa destinée entre les mains de cette enfant. Il pouvait la quitter, il pouvait courir à d'autres amours, bâtir un foyer... toujours le souvenir de la petite révoltée viendrait se nicher entre lui et les aimées de l'avenir. Le cœur a des presciences : Jacques ne résista point.

« Roxane, dit-il, vous ne serez pas ma servante, — il s'arrêta un instant — vous serez ma femme. »

A ces mots, une explosion se fit en elle. Toutes ses lectures, tous ses rêves, germes latents, montèrent comme une subite floraison.

Elle comprit qu'elle aimait Jacques de Valgrève, elle comprit que le harem lui semblait plus redoutable parce qu'il la séparait de lui. Son cœur battait à coups si violents qu'il lui semblait trop étroit pour l'irruption nouvelle. Sa femme ! Elle restait les mains croisées sur la poitrine, respirant avec peine, n'osant plus approcher, n'osant plus parler. Des sanglots s'étouffaient dans sa gorge, elle se sentait mourir.

Valgrève, inquiet, la regarda.

« Vous pleurez, dit-il. Vous ai-je fait de la peine ? »

Alors, avec une sorte de violence, elle s'abattit dans les bras, et se cacha dans le sein du jeune homme. Il prit à deux mains le visage couvert de larmes, regarda les yeux sombres, et religieusement il baisa les paupières, qui frémirent.

Un grand calme montait. La chanson du Bosphore arrivait, affaiblie. Là-bas, pareils à des feux follets, des caïques glissaient sur la Corne d'or. Les dômes des mosquées se profilaient, blancs, dans la pénombre ; les acacias épandaient leurs arômes ; l'âme de cette nuit de printemps s'évaporait en parfums et en langueurs vers les tranquilles constellations...

Jacques de Valgrève écrivit à Mohammed Offandi une lettre par laquelle il sollicitait la main de Roxane. Une réponse un peu vague lui fut donnée. Offandi ne voulait pas engager l'avenir de sa fille ; il la laisserait libre quand l'heure serait venue de choisir.

Quelques jours après, Valgrève fut nommé à l'ambassade de Rome. Ordre lui était donné de rejoindre son poste au plus vite. Il fit une tentative pour voir Offandi. Le Musulman avait défendu sa porte. Valgrève le supplia de lui accorder une entrevue. Offandi, de bonne grâce, vint et causa longuement. Il promit de ne rien celer à sa fille de cet entretien, mais il insista pour que le

jeune homme partît sans retard. « Vous nous reviendrez bien vite, cher Monsieur, si j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer. »

Jacques n'obtint rien de plus. Il erra autour du jardin, ce paradis dont la triste et touchante petite Eve n'était point chassée avec lui. Il passa de longues heures dans la rue Sainte-Sophie, espérant voir la porte cachée sous les branches s'ouvrir devant Roxane. Et des regrets amers lui venaient de ne l'avoir point écoutée, de n'avoir pas fui avec elle. En lui résonnait comme un écho l'inutile prière de Roxane : « Prenez-moi, sauvez-moi !... »

Valgrève partit pour Rome. Après quelques jours d'attente, il reçut une lettre accompagnée d'un colis postal.

Il déchira l'enveloppe.

« Monsieur,

« Je suis chargée d'une mission douloureuse. Selon les dernières volontés de Roxane Offandi, je vous envoie une fleur fanée, la fleur de grenadier qui ornait son corsage la première fois qu'elle vous a vu. Elle m'a demandé d'y joindre le cercle d'or qu'elle avait au bras. C'est un objet ancien, un précieux travail turc. Roxane l'appelait son anneau d'esclavage.

« Quand elle a su que vous partiez, que vous l'abandonniez, sans un mot, sans un regret, sans une allusion même à ce que vous lui aviez promis, elle s'est tuée. Nous l'avons trouvée tout entourée de roses de France blanches, les cheveux dénoués, d'une extraordinaire beauté.

« La petite Aïcha a eu un terrible chagrin. Dès qu'elle sera consolée un peu — les enfants ont les impressions mobiles — je la quitterai. Je sens que j'ai fait du mal à Roxane : j'en suis désespérée. Aïcha ne souffrira pas comme elle : c'est une autre nature, mais je ne veux rien avoir de plus sur la conscience. Je rentre à Paris.

« Adieu, Monsieur, pensez quelquefois à la pauvre petite morte qui vous aimait et dont vous avez traité trop légèrement l'amour.

« Votre dévouée

« M. RABLEY. »

Jacques de Valgrève lut et relut cette lettre comme si le sens lui en échappait. Puis il la posa devant lui sur la table. Il se prit le front, l'écrasa entre ses mains.

« Roxane, murmurait-il, petite Roxane... » Et son cœur s'abîmait dans les trois syllabes du nom chéri. C'était donc possible, cette chose affreuse : Roxane, sa Roxane qu'il évoquait toujours parmi les orchidées, les palmes et les nids, Roxane, sur des touffes de roses, était morte pour son rêve ?...

Jacques se leva. Il s'accouda à la fenêtre : le couchant s'empourprait de l'agonie du jour ; l'orient déjà était pâle et froid. Une rosée tombait sur la terre. Jetant son regard sur le vaste horizon qui sombrait dans les ténèbres, Jacques fit un poignant retour sur lui-même. Une telle détresse l'envahit qu'il se mit à pleurer. Sans trêve il baisait le lien d'or, la fleur de grenadier ; il cherchait un reste de parfum, un reste de vie dans ces objets qu'elle avait portés...

Une à une les étoiles s'allumaient, ces mêmes étoiles témoins de leur baiser.

Jacques murmura :

« Pardonne-moi, Roxane, tu sais maintenant que je t'aime. »

Et, d'un coup d'aile éperdu, son désir le porta vers la région mystérieuse où, peut-être, les martyrs de l'Amour et les martyrs de l'Idée attendent...

MARIE GIRARDET.

(Illustrations de Jules Girardet).



L'ENVOI DE MARIUS

Elle arrive, elle arrive, la Bouillabaisse, provoquant sur son passage



l'étonnement de l'employé des colis postaux....



la curiosité du chef de train



la méfiance de l'Octroi



la convoitise du camionneur

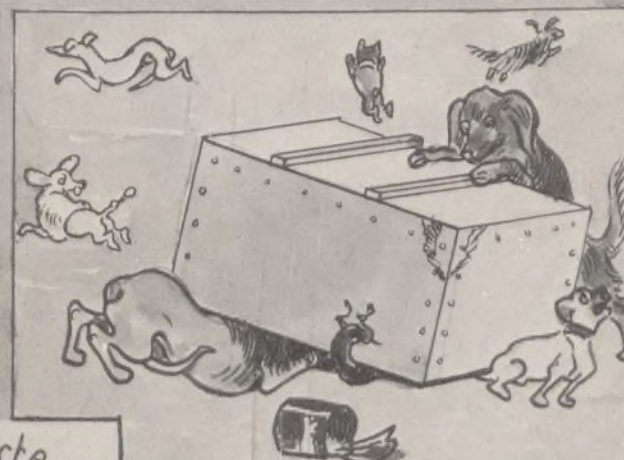


l'enthousiasme des destinataires

et le lendemain



l'appétit des chiens du quartier....



de sorte que la voilà bien la Bouillabaisse!!!

Ludovic Mandres.



LE DÉFILÉ DES RACES HUMAINES (PLAFOND)

La Décoration du Muséum ET LES PEINTURES DE M. CORMON

M. Ferdinand Dutert, l'auteur de la galerie des machines de l'Exposition de 1889, qui sera respectée par l'Exposition de 1900, a été chargé, à la mort de M. André, de poursuivre les travaux de construction des galeries du Muséum d'histoire naturelle.

M. Ferdinand Dutert a élevé au Muséum un édifice d'un style simple et sobre, qui forme l'un des côtés de l'entrée de la rue Buffon et il doit greffer un second édifice sur ce premier, afin de se rattacher à la galerie de Minéralogie déjà existante, dès que les crédits nécessaires lui seront ouverts.

Dans cette construction presque achevée, on sent, chez l'éminent architecte la préoccupation de s'en tenir comme au Champ de Mars à des dispositions claires. A l'extérieur, la pierre et la brique se mêlent heureusement. Pas de surcharge dans la décoration. La porte principale est d'un beau dessin. Un groupe du sculpteur Allard la surmonte. Sur le côté du jardin où les bustes de nos grands naturalistes marquent les baies, MM. Marqueste et Barrias ont placé deux vastes compositions dont l'une, celle de M. Barrias, a été admirée à l'avant-dernier Salon des Champs-Élysées. M. Guardet a prêté également le concours de son beau talent dans un motif de moindre importance, qui est placé sous celui de M. Allard. A l'intérieur, le vestibule donne directement accès dans une galerie de quatre-vingts mètres de long qui lui fait face, laissant à gauche l'escalier qui conduit à trois galeries à peu près semblables, et, à droite, un vaste amphithéâtre destiné aux cours de paléontologie, de zoologie et d'anthropologie.

La décoration de cet amphithéâtre a été confiée à M. Cormon et c'est de cette décoration dont le *Figaro Illustré* veut spécialement s'occuper aujourd'hui, sauf à revenir sur les col-

lections presque complètement disposées dans les galeries par les soins de MM. Filhol, Baudry et Amy.

Ce qu'il faut noter dans l'œuvre déjà considérable de M. Cormon, c'est son unité, c'est la persistance d'un artiste, d'ailleurs merveilleusement doué, à vouloir atteindre un but nettement déterminé, la recherche de l'effet dramatique, le souci de donner à chacun des personnages qu'il met en scène le mouvement juste, l'attitude vraie.

Depuis le jour où il est arrivé jeune et, presque du premier coup, à une notoriété, qui ne devait pas tarder à se changer en célébrité, M. Cormon n'a pas cessé, dans une production soutenue et chaque jour en progrès, de s'acheminer d'un pas sûr, vers son idéal.

C'est une des plus intéressantes figures d'artiste de notre temps, et en demandant à l'Etat de lui donner à décorer la salle des cours du Muséum d'histoire naturelle, M. Dutert a fait un acte d'une haute intelligence.

Le programme offert à M. Cormon était vaste.

L'ensemble des cours d'anthropologie, de paléontologie et de zoologie comprend toute la faune terrestre ancienne et actuelle et la flore fossile.

Il fallait marquer quelques points principaux dans un nombre restreint de toiles, dix panneaux et un plafond.

« Tout d'abord, nous dit M. Cormon, j'ai renoncé à traiter les époques primaire, secondaire et tertiaire; je me suis contenté des époques quaternaire et moderne, celles où la transformation géologique de notre globe et sans doute celle de notre atmosphère, ont permis à l'homme, ce dernier né de la création, de paraître et de vivre. Sur les dix panneaux, j'en ai consacré deux aux animaux quaternaires et huit à l'homme.

« Dans le premier (p. 190), j'ai représenté un mégathérium, un machærodon et le squelette d'un glyptodon.



LE MÉGATHÉRIUM



LE MAMMOUTH



L'HOMME PRIMITIF

« Dans le second (p. 190), j'ai figuré un mammoth et deux ours des cavernes.

« Sur deux des huit autres panneaux, j'ai peint les débuts des deux plus anciennes industries humaines, la poterie et les deux métaux, le bronze et le fer.

« La poterie, époque de la pierre polie et des dolmen, commencement des temps modernes. Race asiatique. Premier plan : petit atelier de poterie. Deuxième plan, dans le fond, funérailles d'un chef que la tribu porte au dolmen (p. 191).

« En général dans tous les panneaux, j'ai mis au premier plan deux ou trois figures dans une action caractéristique de leurs mœurs et j'ai cherché dans les fonds à exprimer la nature du milieu où elles vivaient.

« Le bronze et le fer. Atelier gaulois dans le fond et, au premier plan, un forgeron hindou et sa femme. J'ai admis l'hypothèse qui m'a été soumise par un savant que ce devait être des nomades hindous qui avaient propagé l'art des métaux (p. 191).

« Les six autres panneaux sont consacrés au développement de l'homme aux époques primitives.

« 1^{er} PANNEAU. — L'homme

primitif, tout nu, sans aucun moyen de défense, simple bête, encore semblable aux autres bêtes. Il n'a guère qu'un besoin, manger, et il mange ce qu'il rencontre sur les plages de la mer, coquillages ou mollusques. Dans le fond un troupeau de mastodontes (p. 191).

« 2^e PANNEAU. — Le silex. L'homme n'est plus une simple bête. Il a l'idée d'une œuvre et d'un outil et il taille cet outil (p. 191).

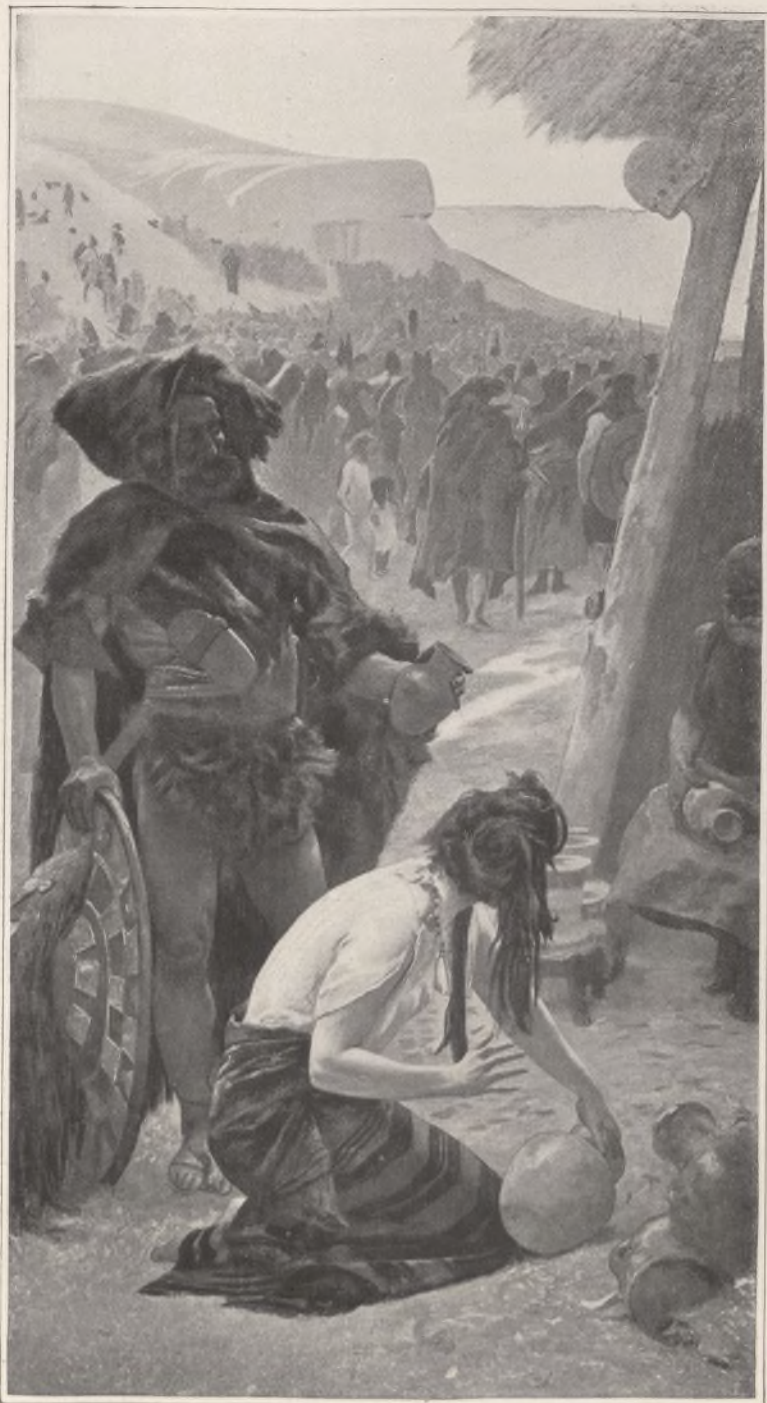
« 3^e PANNEAU. — Les Chasseurs (p. 192). Époque glaciaire. L'homme est alors représenté dans nos régions par une race puissante, intrépide, intelligente et même artiste. Il s'abrite dans des cavernes, sait se défendre contre les animaux féroces, il sait chasser les ruminants ou les oiseaux, et il s'en nourrit. Il a perfectionné les outils et les armes en pierre et en os; il a l'idée du luxe et de l'ornementation.

« 4^e PANNEAU. — Les pêcheurs (p. 193). Époque de la pierre polie. Station lacustre sur un lac de Suisse. La race est Asiatique; elle a asservi certains animaux et a quelque industrie (poterie et étoffes). Ces pêcheurs sont contemporains des dolmens.

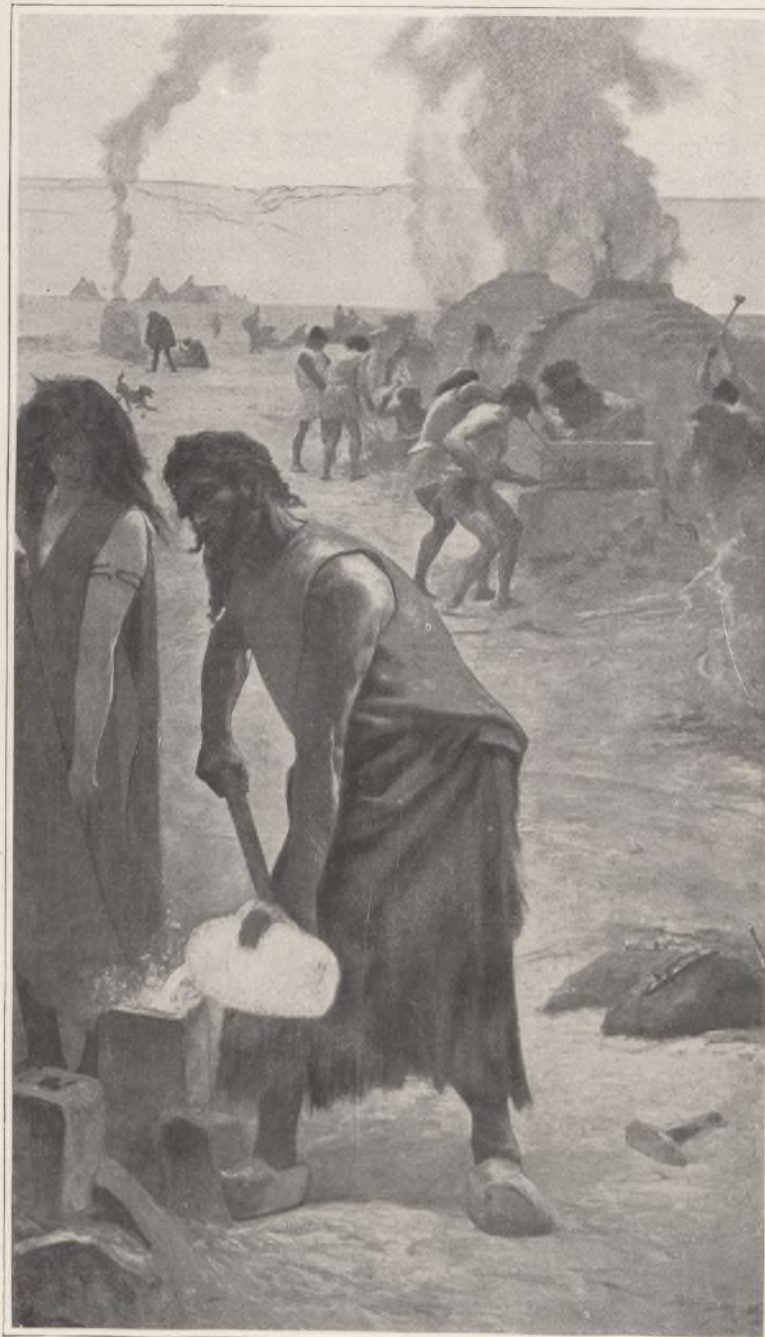
« 5^e PANNEAU. — Age du bronze. Les agriculteurs, le pain (p. 194). Au premier plan, des femmes qui ont cuit des galettes les distribuent à des ouvriers revenus du travail. Au fond, les champs de



LE SILEX



LA POTERIE



LE BRONZE ET LE FER

blé s'étendent, et des troupeaux de bœufs rentrent à l'étable.
« 6^e PANNEAU. — Age du fer. Nos pères, les Gaulois. Émigration d'une horde (p. 195).

« Enfin, j'ai représenté dans le plafond, le défilé des races humaines. Je ne me suis pas occupé des races actuelles qui ne

sont que le produit d'un mélange des races anciennes. (Lesquelles, il est vrai, étaient déjà sans doute le résultat de produits analogues) (p. 190).

« De la terre, représentée à gauche par des volcans et à droite par des glaciers, les races émergent tour à tour, s'élèvent et



LES CHASSEURS

passent. Toutes semblent chercher la lumière, le progrès, l'atteignent dans la mesure de leur force, puis disparaissent, laissant la place à d'autres, et ainsi de suite.

« J'ai divisé l'humanité en cinq groupes. Les races aryennes, sémitique, jaune, noire et rouge. Ces divisions sont en bien des points purement conventionnelles. J'ai mis à la suite des Slaves, les Scythes, même les Huns, dont les descendants forment avec les premiers, le peuple russe actuel et se trouvent entraînés dans le mouvement des races aryennes. Tout aussi bien et même plus exactement aurais-je pu les mettre, au moins les Huns, avec les races jaunes.

« Au premier plan, au bas de la toile, j'ai mis l'homme primitif. Au bas de la toile encore et à gauche, les races aryennes sont conduites, entraînées à la civilisation, à la lumière, par la Grèce. A côté d'elle, un centurion tient l'aigle romaine. A la suite, se précipitent les Italiotes, les Gaulois, les Ibères, les Germains, Francs, Saxons, etc., les Phrygiens, Byzantins, Arméniens, Perses de Darius et Perses Sassanides, puis les Slaves, etc., etc.

« A droite et dans le haut de la toile, s'élèvent et passent les

les races sémitiques. La Chaldée, sur une tablette, inscrit ses observations astronomiques. Derrière elle, un matelot phénicien, un vieux prophète juif, et toutes les hordes d'Asie-Mineure. Derrière la Chaldée, à gauche, les Arabes, Sarrazins, etc., etc....

« Dans les fonds, au loin, paraissent à leur tour, les races jaunes, les Japonais en tête, puis les hordes tumultueuses des Noirs d'Afrique et d'Océanie; enfin les sauvages d'Amérique, en tête, un peau-rouge aux prises avec un bison. »

A ces explications sommaires, il convient d'ajouter ce que la modestie de M. Cormon ne lui permettait pas de dire.

Son œuvre du Muséum est d'une superbe tenue, et sa personnalité s'en dégage avec une rare puissance.

Il est un livre que je tiens pour un chef-d'œuvre et que je relis souvent. C'est la *Neuvaine de la Chandeleur*. Charles Nodier y décrit les impressions de ceux qui, s'isolant des bruits éphémères, gardent le culte de leurs vieilles traditions. M. Cormon est un philosophe, un penseur qui se montre comme les héros de Charles Nodier, dédaigneux des intrigues de la foule, épris de l'étude des recherches que la science nous offre.

Nul mieux que lui ne pouvait mener à bien l'œuvre du Muséum et il s'est tellement pénétré de ce que ses galeries renferment de vestiges morts, en y ajoutant la volonté de leur rendre la vie par la contemplation scrupuleuse du modèle, qu'il est parvenu à

nous donner avec ces éléments une reconstitution saisissante de ce qu'il désirait mettre sous nos yeux.

Dans ses deux panneaux réservés aux animaux, nous retrouvons au milieu de plantes tropicales largement traitées, les



LES PÊCHEURS

attitudes des animaux vivants du Muséum, avec une exacte indication du caractère retrouvé des formes antédiluviennes.

Celui de ces deux panneaux qui est consacré au mammouth et aux ours des cavernes détache sur un paysage glaciaire, le premier des ancêtres de la race des pachydermes et les deux ours des cavernes déambulent de ce pas plein de bonhomie particulier à cette famille dont nous possédons aujourd'hui tant de variétés.

Quand M. Cormon, après avoir fait ce sacrifice à la paléontologie et la zoologie, est passé à l'homme, il n'a pas été moins bien inspiré. Dans le premier panneau de la dimension des deux précédents, l'homme, comme nous le dit M. Cormon, est nu. Il mange les mollusques et les coquillages que sa compagne cherche sous un rocher. Une plage s'étend, lumineuse, profonde, derrière ces deux personnages dont l'un, l'homme, se profile avec une grande vigueur sur le fond clair.

Il faut louer sans réserve la mâle composition que M. Cormon appelle le Silex, les très belles pages des Chasseurs, des Pêcheurs, des Agriculteurs et des Guerriers.

La fermeté du dessin, l'accent et le nerf de la coloration font

de ce dernier morceau qui nous représente une émigration de Gaulois, une œuvre de premier ordre.

Dans cette composition comme dans celle que je viens de citer, l'œil embrasse immédiatement la pensée de l'artiste, mais la simplicité de l'arrangement y est d'un admirable effet. Au-dessus de cette série d'un si haut intérêt, le plafond s'enlève dans la donnée des Tiepolo. J'entends par là que M. Cormon s'est bien gardé d'aveugler la lumière et qu'il n'a pas encombré son plafond de figures ou de motifs d'architecture qui font généralement de ces sortes de tableaux les amas les plus ridicules du monde.

M. Cormon a représenté dans son plafond le défilé des races humaines, qui, selon son expression, émergent, s'élèvent, passent et font place à d'autres. Les races aryennes sont conduites à la civilisation par la Grèce; derrière l'aigle romaine viennent les Italiotes, les Gaulois, les Ibères. En tête des races jaunes s'avancent les Japonais.

Que de telles divisions soient arbitraires, peu importe. Ce qui est intéressant, c'est que la farandole humaine se déroule autour d'un océan de clarté, et qu'elle s'enlève palpable dans un beau mouvement.

En un mot, la décoration du Muséum place M. Cormon au premier rang des artistes de notre temps.

Depuis quelque vingt ans, j'ai suivi M. Cormon avec une grande attention.

Il y a bien longtemps, un de ses parents, mort depuis,

M. Meyrargues, m'apportait avec orgueil, ses premières études et je garde précieusement des dessins d'un sentiment exquis, que M. Cormon a publiés il y a deux ans environ dans le journal la *Plume*.

Si j'ai un regret à exprimer, en présence de tant de preuves



LES AGRICULTEURS

de la supériorité de l'artiste, c'est que les pouvoirs publics n'aient pas eu plus souvent la pensée de s'adresser à un peintre de sa valeur pour décorer nos monuments.

Quand le public pourra-t-il être admis à voir en place la décoration du Muséum ? Il y a là une question de budget.

Lorsque je suis allé ces jours-ci visiter le monument de M. Ferdinand Dutert, trois ouvriers travaillaient dans le vestibule. Deux étaient occupés dans l'amphithéâtre. Personne dans l'escalier. Seuls, les professeurs étiquetaient, classaient, dans les galeries, ces admirables suites qui feraient la joie de Cuvier et de Broca s'ils revenaient au monde.

Ce dernier surtout serait fier du développement qu'a pris la science anthropologique dont il est le véritable fondateur.

En parcourant cette galerie qui sera l'un des grands attraits du Paris moderne et où non seulement sont rangés dans des vitrines les types des différentes races qui nous ont précédés, mais où des photographies disposées sur des volets maniables, présentent des épreuves très remarquables des races actuelles

de toutes les parties du monde, je songeais aux premières réunions de la première société d'anthropologie.

Il y avait dans ces premières réunions, Broca, Follin, Charles Robin, Verneuil, Topinard, puis Abel Hovelacque, de Mortillet, etc.

Le plus grand nombre a disparu.

Broca menait à ce moment-là, avec son activité prodigieuse, tout à la fois les travaux de micrographie et les travaux d'anthropologie.

On se réunissait, pour les travaux de micrographie, chez le docteur Leblanc, membre de l'Académie de Médecine, père de Camille Leblanc, qui lui a succédé à l'Académie et qui habite comme son père le n° 13 de la rue du Faubourg-Poissonnière, maison voisine du Conservatoire de musique et de déclamation.

Le voisinage de l'établissement où s'exercent sous la direction de leurs professeurs, les chanteurs, les comédiens, et les instrumentistes ne gênait nullement les apôtres de la science

nouvelle. De même que dans le plafond de M. Cormon, chacun cherchait à atteindre le progrès. Les savants du n° 13 y sont arrivés à force de courage et de volonté.

Et pourquoi, ne figurerait-on pas dans le vestibule qui précède les galeries de zoologie, de paléontologie et d'anthropologie les découvertes de ces hommes qui sont dans notre

siècle l'honneur de la science française? Ce serait un intéressant spectacle à donner dans ce *pronaos*, aux visiteurs qui se disposent à pénétrer dans le temple, que des peintures murales représentant les patientes recherches de ceux dont ils admireront quelques minutes après les étonnantes découvertes.

M. Cormon pourrait recevoir cette nouvelle commande.



LES GAULOIS

Elle serait une belle introduction à ces peintures de la salle des cours. Et si l'on veut bien considérer que, en matière de décoration, rien ne vaut l'unité de la conception, on n'hésitera pas à confier au même artiste le soin de réaliser dans le même lieu une œuvre complète.

C'est là un vœu que je forme et un vœu que je forme avec la certitude que l'œuvre nouvelle de M. Cormon sera digne de celle qu'il va prochainement montrer au public.

Il ne faut pas oublier en effet que dans les Salons de ces dernières années, M. Cormon a exposé des portraits très remarquables et très remarquables, qu'il est aussi bien l'homme de l'actualité que l'homme du passé, et que ce serait heureusement compléter la décoration du Muséum que d'y joindre l'hommage

au temps présent, en reproduisant les traits de ceux qui ont contribué à sa gloire.

J'ai souvenir que devant un de ces portraits de M. Cormon, auxquels je viens de faire allusion, mon grand et illustre ami Manet, en en soulignant les parties bien venues, avec son extraordinaire sûreté de coup d'œil, me disait : « C'est encore la chose la plus difficile pour un peintre que de camper un seul personnage sur une toile et d'y intéresser le public sans le secours des accessoires. Faire un beau portrait est la marque du génie du peintre. C'est le sonnet martelé du poète, la phrase sans accompagnement du musicien, c'est le cri sublime du tragédien. »

ANTONIN PROUST



La Jeunesse de Bourbaki



PAR une belle soirée du mois de février 1815, Napoléon, debout dans l'embrasement d'une fenêtre du modeste logis qui lui sert de prison à Porto-Ferajo, absorbé dans ses réflexions, semble sonder l'espace qui le sépare des côtes de France; il promène son regard, sur tous les points de l'île d'Elbe, sur lesquels il a des vues.

Soudain s'ouvre derrière l'Empereur, une porte livrant passage au général Bertrand.

« Sire, lui dit ce dernier, un émissaire du roi Joseph vient d'arriver. Il demande à être introduit près de Votre Majesté.

— Le roi Joseph !...

Un émissaire !... murmure machinalement Napoléon. Que me veut-on?... Faites entrer !...

Et fermant sa fenêtre, l'Empereur vient s'asseoir à la table qui lui sert de bureau de travail.

Quelques minutes après, un homme jeune encore, d'une taille élevée, portant haut la tête, s'avance vers l'Empereur. Ses traits brunis par le hâle, mais d'une régularité parfaite, respirent la franchise et la loyauté; ses yeux bleus d'une douceur extrême en repos, lancent des éclairs, lorsqu'ils s'animent.

« Ah ! c'est vous, Bourbaki, dit Napoléon tendant la main au nouveau venu.

— Moi-même, Sire !...

— M'apportez-vous, au moins des nouvelles de France ?

— Oui, Sire !... Mais elles sont mauvaises.

— Diable... Et de quoi s'agit-il ?...

— Sire, le roi Joseph sait de source certaine que les puissances alliées ont décidé votre transport dans une île déserte, sous les tropiques, afin de vous éloigner davantage encore des côtes de France. Le nom de Sainte-Hélène a été prononcé. Je suis envoyé ici pour prévenir Votre Majesté, et je me tiens à sa disposition, dans le cas où elle aurait besoin de mon concours.

— Ah ! ces Anglais ! — s'écria Napoléon se levant brusquement et arpentant de long en large, la pièce dans laquelle il se

trouve, les mains derrière le dos, suivant son habitude. — Les voilà bien, ces Anglais !... Ils ont encore peur de moi. Qu'ils sachent donc une fois pour toutes que si l'aigle impérial a les ailes coupées, les griffes lui restent !... Ah ! Messieurs les Alliés vous biffez d'un trait de plume, les clauses du traité de Fontainebleau... Eh bien ! Moi, je reprends ma liberté d'action... Dorénavant, je ne suis plus tenu à rien... »

Puis se radoucissant et tendant à nouveau la main, au messager du roi Joseph.

« Colonel Bourbaki, vous aurez ma réponse dans une demi-heure... En attendant, tenez votre felouque prête à mettre à la voile cette nuit. »

Trois jours après, Napoléon visitant ses compagnons chevronnés, campés dans la plaine de Pianosa, s'arrêtait à la tente de Drouot, prenait les baguettes du tambour-maître de ses grenadiers, frappait sur la caisse la plus à sa portée et s'écriait : « Soldats de ma vieille garde !... Aux armes ! »

« Pour aller où ? — se hasardent à demander quelques voix. — Que vous importe ?... votre Empereur n'est-il pas toujours-là ?... »

Et le cri de Vive l'Empereur ! comme un écho, se répercuta d'un bout à l'autre de la ligne des faisceaux.

Les vieux guerriers s'embrassent, courent à leurs armes, chargent leur havresac. Le rivage s'anime, la joie se lit sur tous les visages. Le souvenir de la patrie réveille les courages. Cette fois les invincibles ne parlent plus; ils agissent; la fierté est dans leur attitude et.... les onze-cents hommes préposés à la garde de Napoléon quittent l'île d'Elbe dans la nuit du 24 au 25 février répartis sur une flotille composée du brick *l'Inconstant*, de la goëlette, la *Caroline*; de la felouque, l'*Étoile*; de l'avisos *la Manche* et de trois autres bateaux.

Trois jours après, on était en vue des côtes de France.

Nos lecteurs connaissent la suite des événements qui ont été la conséquence du retour de l'île d'Elbe. Mallet, ancien payeur divisionnaire des armées de Napoléon, mort à Besançon le 5 mai 1842, en donne dans ses notes et souvenirs, un récit très mouvementé au jour le jour. Ce récit, nous ne le ferons pas (1). Ce qu'il nous importe de constater, au point de vue historique, c'est l'intervention du colonel Bourbaki venant à l'île d'Elbe de la part du roi Joseph et poussant Napoléon à essayer de reconquérir avec une poignée d'hommes, un empire de trente millions d'habitants.

Après Waterloo, la Restauration livrée à tous les embarras d'un régime nouveau, se trouva en présence d'un encombrement

(1) Voir la *Revue bleue*, numéro du 3 février 1894.

tel dans tous les grades de la hiérarchie militaire, qu'il fallut nécessairement éliminer bon nombre d'officiers de l'armée. Les grandes promotions de 1809 et de 1813, le retour des émigrés, les fournées de sous-lieutenants qui avaient rempli la *maison rouge* de 1814, chargeaient les cadres d'un poids trop lourd. Le colonel Sauter-Bourbaki qui avait commandé, pendant quelques mois, le 3^e de ligne licencié après 1814, se trouva sans emploi et obligé de donner sa démission en raison des tracasseries dont il était l'objet. D'origine grecque, ce vaillant comptait vingt-trois ans de service, avait conquis tous ses grades sur les champs de bataille de la République, du Consulat, de l'Empire, et avait reçu plusieurs blessures en combattant dans les rangs de l'armée française. Retiré à Pau il se maria et devint père du futur commandant en chef de la garde impériale du second empire : Charles-Denis Sauter-Bourbaki né à Pau, le 22 avril 1816.

Cinq ans après, en 1821, commençait la guerre de l'indépendance grecque. Les débuts d'une insurrection sont généralement remplis d'espérance; on croit à un printemps couvert de fleurs. Les épreuves ne viennent qu'après. Pour la Grèce, ces épreuves commencèrent dès la première année de la campagne et au mois de mars 1822, les Albanais se trouvaient sans gouvernement; la Morée, la Grèce continentale et l'archipel tendaient à se constituer en nation. Mais tout n'alla pas au gré des populations soulevées contre la Turquie. Au 1^{er} juillet 1825, la Morée fut envahie; Candie devint la propriété des Turcs et sur le continent, il ne restait plus à l'insurrection que Missolonghi dans la Grèce occidentale et la citadelle d'Athènes dans la Grèce orientale.

Pendant que se passaient tous ces événements dans son pays d'origine, le colonel Sauter-Bourbaki était en Espagne, dans la famille de sa femme. En 1823, il se trouvait à Madrid, où il était venu chercher des moyens d'existence qu'il ne pouvait plus trouver en France. Traqué par les autorités espagnoles qui ne voyaient en lui qu'un ennemi de l'ordre de choses établies, depuis le retour des Bourbons, il reçut l'ordre un beau jour d'avoir à sortir d'Espagne dans les vingt-quatre heures, sous peine d'incarcération, et cela précisément dans un moment où il était alité par une grave maladie résultant d'anciennes blessures

reques au service de la France. Ce vétéran de nos gloires passées rentra en France et se fixa à Bagnères-de-Bigorre. La guerre de l'indépendance grecque battait son plein; on parlait d'une intervention française en Morée. Le colonel Bourbaki sans ressource aucune, vivant dans le plus absolu dénuement n'y tint pas, et sollicita du gouvernement de Charles X en 1826, la faveur exceptionnelle d'être réadmis dans l'armée française avec son ancien grade. Cette demande fit l'objet d'une pétition spéciale qui, examinée dans les bureaux de la Chambre des Députés dans sa séance du 25 mars 1826, fut renvoyée à l'unanimité au ministre de la guerre, avec avis favorable, « le pétitionnaire n'ayant donné lieu, à aucun fait répréhensible depuis sa mise à la retraite » (1).

On sait ce que valent ces sortes d'appréciations parlementaires. La pétition fut classée, resta dans les archives de la guerre, et finalement l'ex-colonel Bourbaki, s'enrôla comme volontaire, dans les armées grecques, assista aux combats de Patras et de Navarin, se fit blesser sous les murs d'Athènes et tomba entre les mains des Turcs qui le mirent à mort quelques jours après, en juin 1828, en lui faisant subir d'horribles tortures.

Le futur général de division Charles-Denis Bourbaki devint ainsi orphelin de père à l'âge de douze ans. Le gouvernement de Louis-Philippe, sur la recommandation du général de Rigny, ancien aide de camp de Joseph Bonaparte, s'émut de cette situation, fit faire une enquête; le fils de l'ancien colonel du 3^e de ligne fut admis en novembre 1830, à l'école militaire préparatoire à Saint-Cyr, établie à La Flèche et devenue le 12 avril 1831, le collège royal militaire de la Flèche.

Peu de personnes se font une idée de ce qu'était sous Louis-Philippe, la maison d'éducation donnée par Henri IV, aux Jésuites, pour en faire un centre d'instruction destiné à la Jeunesse catholique de France. L'élève Bourbaki (n^o matricule 1560) nous offre l'occasion de faire connaître quelle était à cette époque la physionomie de ce bel établissement, sous lequel il a passé les quatre plus belles années de sa jeunesse, de 1830 à 1834.



Peu après la révolution de juillet 1830, le général Danlion, homme d'une rudesse extrême et d'une sévérité exagérée avait été remplacé, au collège de La Flèche par un vieux serviteur de l'Empire, le maréchal de camp baron Guy qui, à l'inverse de son prédécesseur, était petit, sec et nerveux.

Les officiers, tous de vieux soldats d'origines diverses avaient fait les campagnes de l'Empire. Le commandant en second, colonel baron de Montzey dont l'ancienneté remontait au 31 dé-

cembre 1814, avait quinze ans de grade; le commandant chevalier de Buor n'avait pas une ancienneté moindre, puisque sa promotion au grade de chef de bataillon remontait au 3 mars 1815; des quatre capitaines chargés de la police et de l'instruction militaire, à l'intérieur du collège, le plus ancien, Delpit de la Roche était capitaine du 16 août 1810 et comptait vingt années d'ancienneté dans le grade; les deux plus jeunes dont la promotion remontait au 5 mai et 12 septembre 1812, en comptaient dix-huit, enfin le quatrième capi-

(1) Voir le *Moniteur Universel* de l'époque.

tainie était Saget, dont l'ancienneté du 20 février 1811, était intermédiaire entre celle des trois autres.

Autour d'eux se groupaient quelques sous-officiers plus vieux encore; ils avaient pris part aux grandes batailles du Consulat, de l'Empire et même de la République; entr'autres les adjudants Sens et Dubourquoy, deux colosses qui sortaient des grenadiers à cheval de la vieille garde impériale et qui, sous la première Restauration avait fait partie du corps de cavalerie commandée par le marquis de la Rochejaquelein, troupe d'élite dans laquelle chaque cavalier portait au doigt, une bague en or, forme alliance, avec cette devise gravée sur le pourtour : « Mon âme à Dieu; mon bras au Roi; mon cœur aux dames. »

Les sous-officiers chargés de la police des cours, ce que l'on appelle les pions dans les autres collèges étaient alors dans celui de la Flèche, la quintessence de l'honneur, du patriotisme et de la bravoure. On faisait cercle autour du père Stanislas, vieux maréchal des logis d'artillerie racontant dans son langage pittoresque, le siège de Mayence auquel il avait assisté comme simple canonnier en 1793. L'élève Bourbaki, n'était pas le moins attentif à écouter les récits du vieux *Mayençais* de la *colonne infernale*, ainsi qu'il s'intitulait lui-même. On tournait en ridicule le père Bignon, dont le front orné de deux cicatrices ne pouvait pas supporter le chapeau, ni en colonne, ni en bataille; il le mettait de travers et était tout simplement admirable, quand il pouvait réunir autour de lui, quelques jeunes *cadets*, pour leur faire comprendre les belles chevauchées de cuirassiers de Montbrun, les belles charges des hussards de Lasalle à travers l'Europe. Les sergents Charpe avec sa petite queue de rat, dernier vestige d'une tenue qui avait fait son temps, Budan suivi de son chien *Varsovie*, étaient deux types très amusants dans leur tenue, comme dans leur langage.

Le collège royal militaire de la Flèche avait donc, en 1830, une physionomie particulière qui ravivera certainement les souvenirs des rares survivants de cette époque : les généraux d'Exea-Doumerc (matricule 817), élève de la Flèche de 1819 à 1823, aujourd'hui général de division en retraite, à Marseille; Deligny (matricule 1345), élève de La Flèche de 1827 à 1832, aujourd'hui général de division en retraite, à Lagoupillière (Indre-et-Loire), et Bourbaki, élève de La Flèche de 1830 à 1834, aujourd'hui général de division en retraite, à Bayonne.

Dans chacun de ces groupes glorieux, que nous n'avons fait qu'indiquer, il ne fallait pas chercher l'instruction, mais l'amour de la patrie : tout était là. Aussi, il fallait voir comme ces vieux débris de l'armée impériale excitaient l'imagination de leurs jeunes auditeurs, enflammaient leurs cœurs. Leurs récits étaient si simples, si chevaleresques que les récréations pour ceux qui les écoutaient, paraissaient toujours trop courtes.

Il en était tout autrement des professeurs qui, comme aujourd'hui, étaient des universitaires dévoués à l'enseignement, mais nuls, en ce qui concerne le régiment qui passe, le drapeau qui claqué au vent, les bayonnettes qui scintillent au soleil. Ils étaient sous la haute direction d'un homme aussi distingué par son éducation que par son savoir, l'abbé de Bigault d'Harcourt. Hors de l'enseignement officiel aucun professeur de La Flèche n'excitait dans le cœur de ses élèves, le sentiment de l'honneur, l'amour de la patrie, le respect des traditions glorieuses. Tout ce bagage leur venait de la famille, des instructeurs militaires, des exemples de discipline et de devoir qu'ils avaient sous les yeux. Et, c'est tout cela qui, accumulé, réuni, fusionné, forma cet esprit de corps qui, de tout temps, a groupé entre eux les élèves du *Collège royal militaire* devenu aujourd'hui le *Prytanée militaire* de La Flèche.

L'uniforme des élèves consistait en un habit bleu de roi passepoilé de drap amarante; boutons plats, en cuivre et très large; en un pantalon bleu de roi, dit à pont; et un schako noir y compris le galon du calot, de la forme d'un tronc de cône évasé par le haut, plaque en cuivre analogue à celle de l'infanterie, mais sans le numéro du corps. Les professeurs, maîtres

de quartiers et employés du collège qui, à un titre quelconque faisaient partie de la musique *brutionne*, portaient la tenue de la garde nationale : un habit bleu de roi, à retroussis amarantes; boutons blancs et ronds, forme de grelots; un schako analogue à celui des élèves, mais en drap amarante avec galon et torsade en fil blanc : tout dans cette musique, dont l'organisation première est due à l'élève Filhol de Camas était disparate et prêtait à rire; son chef, M. Gally jouait de la clarinette; il était,

toute proportion gardée, aussi gros que la tour de l'horloge. Un professeur de lettres, du nom de Demars qui excellait à allonger les tubes de son buccin était en revanche d'une maigreur et d'une hauteur de taille dignes de faire concurrence à Don Quichotte de la Manche. Le maître de danse Spitailler bégayait dans son cor d'harmonie, marchait d'un pas grave et cadencé, absolument comme un prêtre de Therpsichore.

Peu d'anciens Fléchois connaissent l'époque précise à laquelle remonte la création de la musique *brutionne*, ces explications donnent satisfaction aux curieux de l'histoire prytanéeenne (1).

Le jeune Bourbaki n'a connu que pendant quelques jours le général Guy, très excellent homme au fond, quoique méticuleux et exigeant sous le rapport de la tenue et de la discipline. A la fin de l'année 1830, il était remplacé à la tête du collège royal militaire de La Flèche, par le général Baurot, vieux soldat amputé de la jambe droite, après la bataille de Toulouse, où il était aide de camp du maréchal Soult, duc de Dalmatie. Nous arrivons ainsi à l'année 1831.

Privé pendant quatre ans des douceurs de la famille qui rendent si chères au souvenir les joies de l'enfance, Bourbaki, voit ses journées s'écouler lentement, tristes et glacées entre les hautes murailles d'un collège préparatoire à Saint-Cyr. Pendant quatre ans, pas de vacances pour lui; pas de sourires émus d'un père ou d'une mère assistant aux triomphes de fin d'années; pas de ces caresses, de ces doux mots qui récompensent le vainqueur de ses efforts et lui redonnent le feu sacré pour le concours de fin d'études.

Il y a plus d'un demi-siècle, les communications n'étaient pas faciles entre la ville de La Flèche et le reste de la France. Les diligences Lafitte et Gaillard étaient une lourde charge pour les familles. Il en résultait que tous les ans, beaucoup d'élèves, comme Bourbaki, passaient leur temps de collège sans en sortir, si ce n'est le dimanche et les jours fériés de cinq à sept heures du soir, autour des murs du parc, *tambour en tête*.

Les sorties chez les correspondants étaient rares. Un ancien sous-officier du génie, du nom de Raoul Leperche, retraité par suite de blessures reçues pendant la campagne de 1812, marié à Château-du-Loir, et devenu conducteur des ponts-et-chaussées à La Flèche, avait cependant trouvé grâce devant l'ostracisme du règlement qui n'autorisait les sorties que chez les parents en résidence dans la ville. Lié par une camaraderie de bon aloi avec tous les sous-officiers et employés du collège, il s'était fait le correspondant du jeune Bourbaki qui trouvait en lui, un homme de bon conseil, très gai à l'occasion, et d'un patriotisme éclairé. Un enfant lui était né le 25 novembre 1831; il cherchait un parrain, lorsqu'à quelques jours de là, appelé chez l'économiste, M. Choppe, pour l'établissement d'une conduite d'eau que le génie réclamait depuis longtemps, il eut l'idée de faire demander son protégé au parloir, à l'heure de la récréation de midi.

« Jeune homme, lui dit le vieux grognard, je suis père de famille depuis huit jours. Mon nouveau-né sera un jour soldat comme vous, à moins que la carrière des armes ne lui plaise pas. Voulez-vous être son parrain? »

— Bien volontiers, répond le jeune fléchois... Et à quand la cérémonie?

— Le plus tôt possible... Le temps de voir le général Baurot, pour lui demander l'autorisation de faire célébrer le baptême par votre aumônier, dans la chapelle du collège. »

(1) Renseignements communiqués à la *Chronique Prytanéeenne*, par l'élève Filhol de Camas (matricule 1216).



L'élève Bourbaki était alors à peine âgé de treize ans. Et voilà comment le futur héros d'Inkermann, tint sur les fonds baptismaux Raoul-Napoléon-Philippe Leperche (1) destiné à devenir onze ans plus tard, un des élèves les plus brillants du collège royal de La Flèche et, vingt-cinq ans après, l'aide de camp de Bourbaki avec lequel il fera les campagnes de Crimée, d'Italie et de France.

Cette même année 1831 est marquée par l'apparition soudaine, inattendue de la duchesse du Berry, en Vendée et en Bretagne. Les élèves du collège royal de La Flèche, se partagèrent, comme le reste de la France, en deux camps : les légitimistes qui se dénommèrent entre eux les *Chouans* et les orléanistes qui se donnèrent volontiers le nom de *Libéraux*. Cette divergence d'opinions que les parents mêmes entretenaient soigneusement donnait lieu dans les cours du 2^e bataillon (division des moyens) et du 1^{er} (division des grands) à des pugilats qui dégénéraient le plus souvent en combats particuliers à coups de pieds et à coup de poings.

Le jeune Bourbaki, nouveau venu dans la maison de Henri IV, puisqu'il n'était qu'un *melon*, restait ordinairement assez indifférent à ces sortes de luttes où l'adresse et la force musculaire jouaient le principal rôle, bien que ses préférences fussent pour le drapeau tricolore qui avait été celui de son père. Cependant trois élèves de sa classe, Amédée de Sainthiller (matricule 1330), tué à Spickeren, colonel du 6^e de ligne, le 6 août 1870 ; Dufour de Quetteville (matricule 1362) et Tristan Legros (matricule 1353), mort du choléra en rentrant de la Dobrutscha, où il commandait le 1^{er} bataillon de chasseurs à pied (1854), ayant dit un jour que les partisans du drapeau tricolore n'étaient que des parvenus, le futur organisateur des tirailleurs algériens (turcos), ameutait contre ses condisciples, trois de ses camarades et on se battit en champ clos. La victoire resta à l'élève Bourbaki, qui, doué déjà d'une vigueur athlétique peu commune, eut facilement raison des *brimeurs* et des *chouans brutaux*.

Un incident regrettable mit fin à ces jeux dangereux, dont la politique faisait tous les frais. L'élève de rhétorique Bobéguin (matricule 1098), qui avait subitement retourné sa veste et passé du blanc au tricolore, reçut dans une de ces bagarres un coup de poing en pleine poitrine, qui le retint pendant quelques jours à l'infirmerie du collège. L'autorité militaire mit bon ordre à toutes ces querelles enfantines.

Ce Bobéguin, devenu chef de bataillon au 2^e régiment des grenadiers de la garde, sous le second empire, devint plus tard aussi bonapartiste qu'il avait été légitimiste dans sa jeunesse et et orléaniste dans son adolescence. Il est mort percepteur en retraite en 1881.

En 1833, l'éducation gymnastique du collège royal militaire de La Flèche, était dirigée par un petit homme aux larges épaules,

(1) Leperche, élève du collège royal de la Flèche (matricule 2357) ; promotion de 1842 à 1843, entré à Saint-Cyr en 1850, avec le n° 1 ; promu sous-lieutenant d'état-major avec le n° 4, décédé le 7 juin 1883, étant colonel du 89^e régiment d'infanterie, et enterré à Château-du-Loir, dans un caveau de famille.

aux formes musculaires très accentuées : le lieutenant Breton, un des bons élèves du gymnase Amoros. Le palmarès de cette époque est toute une révélation au point de vue physique et moral. On y lit les mentions suivantes, en regard de certains noms couronnés : Bataille (matricule 1272), *énergie et force* ; Cambriels (matricule 1363), *adresse et courage* ; Cassaigne (matricule 1481), *grâce et pétulance* ; Bourbaki (matricule 1560), *zèle et persévérance*. L'avenir a démontré la justesse de ces pronostics.

De tous ces noms, les deux premiers, Bataille, décédé général de division le 4 janvier 1891, élève du collège de La Flèche, 1826-1834 et Cambriels, décédé général de division le 31 décembre 1891, élève du

collège de La Flèche, 1827-1834 devenus commandants de corps d'armée, ont disparu de l'armée. Et, coïncidence étrange, vingt-trois ans plus tard, le lieutenant Breton, devenu général de brigade et l'élève Cassaigne, devenu lieutenant-colonel d'état-major, aide de camp de Pelissier, tomberont en héros, le même jour, à la prise de Malakoff le 6 septembre 1855.

Le général Bourbaki seul, survit à ses trois camarades de collège.

On le voit par les lignes qui précèdent ; Charles Bourbaki enfant agrandi dans la famille ; d'adolescent, il devint jeune homme entre les quatre murs d'un collège dont le personnel militaire n'était pas tendre pour la jeunesse. Dans un labeur constant, il a cherché un remède à l'accablante mélancolie devenu le fonds de son caractère ; de brillants succès ont couronné son travail dans tous les examens. Le voilà ayant atteint l'âge de dix-huit ans, il sort dans l'établissement dans lequel il est enfermé

depuis quatre ans, et entre à l'école de Saint-Cyr le 15 novembre 1834.

A cette époque, un élève de La Flèche passant à Saint-Cyr, conservait son trousseau et son uniforme ; on faisait subir simplement à l'habit, quelques modifications de coupe, le tailleur du collège ayant toujours eu une coupe à lui, assez disgracieuse, et si nous en jugeons par les spécimens que nous voyons encore aujourd'hui, cela n'a pas beaucoup changé depuis ; de sorte que cet habit, en passant du *Bahut préparatoire* au *Bahut spécial*, devenait un *habit bahuté*.

Sorti de Saint-Cyr, comme sous-lieutenant au 59^e, le 1^{er} octobre 1836, Bourbaki a donc le pied à l'étrier. Il n'a pas encore tout à fait vingt ans. Les faits de guerre le poussent. A vingt-six ans, il sera capitaine et chevalier de la légion d'honneur (15 juin 1842) ; colonel à trente-cinq ans, général de brigade à trente-huit ; général de division, trois ans après (12 août 1857).

Il aura donc mis vingt et un an pour atteindre le sommet de notre hiérarchie militaire, tandis que Mac-Mahon et Canrobert avec de très brillants états de services, en auront mis l'un et l'autre, vingt-cinq.

Aujourd'hui, le nom de Bourbaki est connu dans toutes les armées de l'Europe. Esprit brillant et très fin ; cœur d'or, caractère ferme, impétueux, franc et résolu ; c'est un des plus beaux soldats que nous ayons connu.

COMMANDANT GRANDIN

(Ancien élève du collège royal de la Flèche)

(Illustrations de Eugène Chaperon.)





TEL EST PRIS, QUI CROYAIT PRENDRE

AD. LA LYRE



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.]

Copyright 1897 by Jean Bausod, Manzi, Joyant & Co.

LE MIROIR

